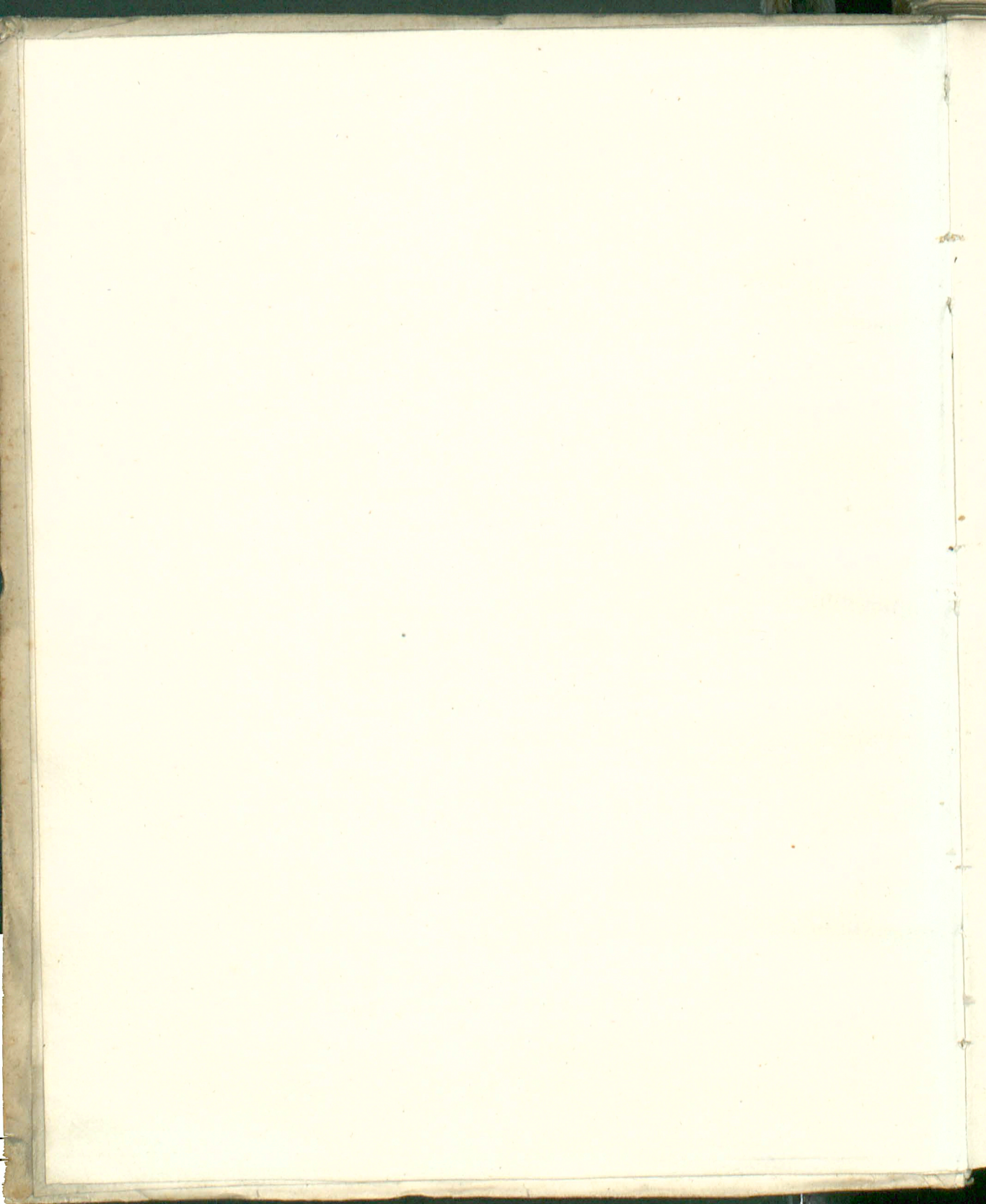


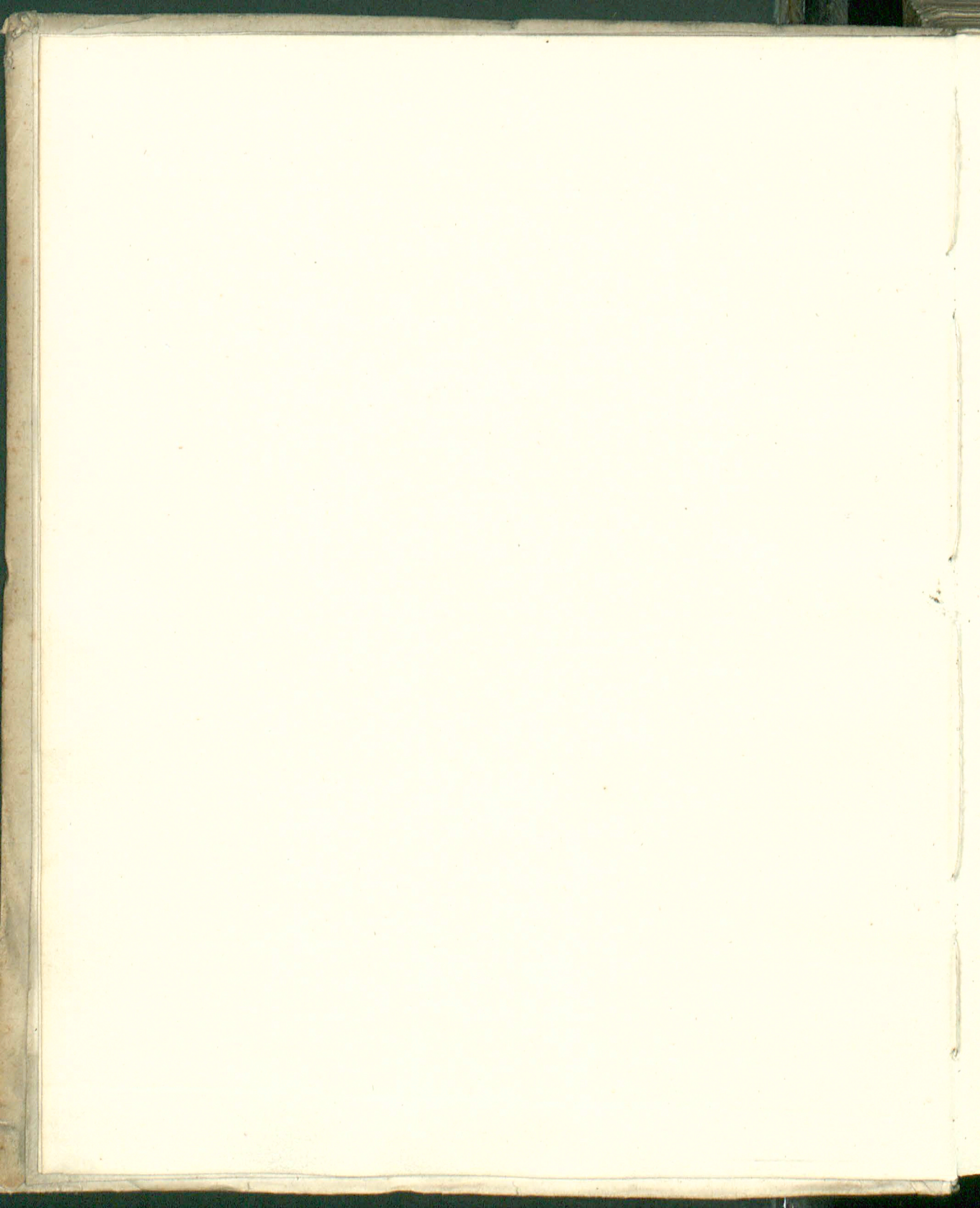


I I

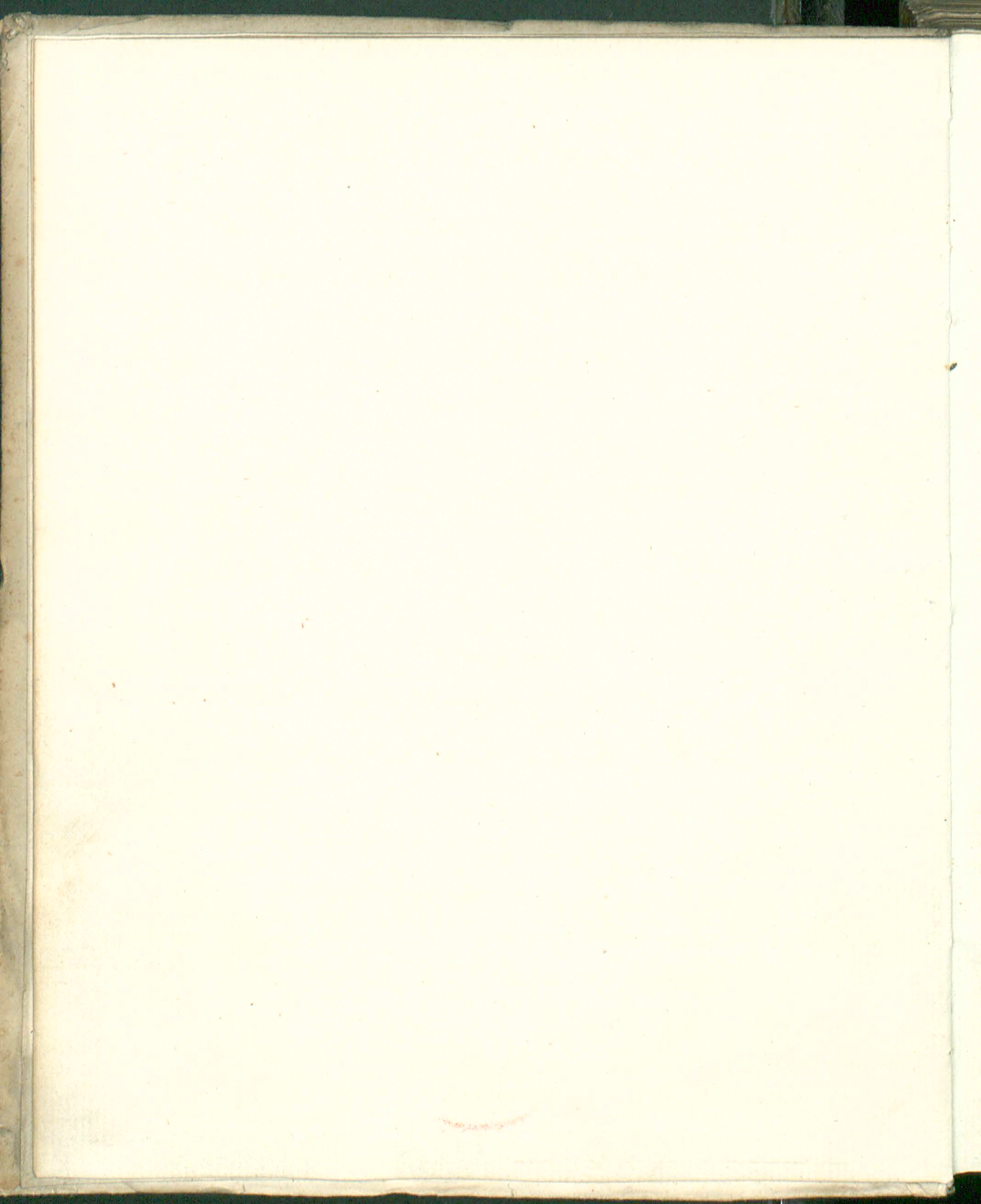
10. 136.













# Contenta

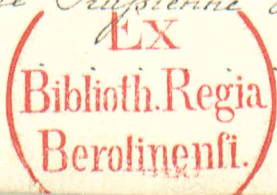
Introduction . . . . .	p. 1.
<b>Partie I. Faux calculs sur la Prusse.</b>	
Raisons, qui auroient dû empêcher de constituer la Prusse acteur principal dans cette guerre . . . . .	p. 8.
1. La distance du théâtre de la guerre . . . . .	9.
2. La direction dans laquelle ses forces devoient agir . . . . .	17.
Cet inconvénient appliqué au cas, où elle devoit agir avec l'Autriche . . . . .	22.
3. Infériorité de l'Armée Prusse sous plusieurs rapports essentiels . . . . .	28.
Comment on auroit dû envisager la Prusse . . . . .	33.
Fausse conduite du Gouvernement Anglois à son égard . . . . .	36.
<b>Partie II. Faux calculs sur l'Autriche</b>	
Caractères du Ministère Autrichien depuis l'époque de la paix de Lucrville . . . . .	21.
Changement apparent qui s'étoit opéré dans ses dispositions . . . . .	22.
Explication de ce phénomène . . . . .	26.
Confirmée par leur conduite . . . . .	50.
Chap. du Général <u>Wrack</u> . . . . .	51.
Abandon du plan primitif de la Campagne en Allemagne et en Italie . . . . .	60.

Conduite des Ministres Autrichiens après la catastrophe  
d'Ulm.

Comment on a pu se méprendre sur le compte de ces Ministres . . . . .	p. 65.
Erreurs du Cabinet de Petersbourg à cet égard . . . . .	73.
Conduite du Cabinet de Londres . . . . .	75.
Un changement de Ministère à Vienne auroit-il été possible? . . . . .	78.
Marche qu'on auroit du suivre . . . . .	84.

Partie III. Conduite envers la Prusse

Exposition du seul plan, par lequel on pouvoit réduire la France . . . . .	91.
Avantage principal d'une réunion des deux grandes puissances de l'Allemagne . . . . .	101.
Avantages secondaires de ce projet. — Etablissement d'une confiance parfaite entre l'Autriche et la Prusse . . . . .	108.
Réunion complète de toutes les forces de l'Allemagne. . . . .	110.
Le concours de la Prusse rendu efficace par cette réunion . . . . .	115.
Examen des causes qui ont fait manquer ce projet . . . . .	118.
Caractère de la politique Prussienne dans les dernières années . . . . .	119.



Caractère du Roi de Prusse, et de ses conseillers . . . . . p. 126.

Question de la possibilité de faire changer le système  
de la Prusse . . . . . 131.

Marche à suivre pour effectuer et fixer ce changement . . . . . 136.

Symptômes qui en annonçoient l'approche . . . . . 144.

Effets de la mission de Mr. de Sverdet . . . . . 147.

Effets de l'entrée des Français dans le pays d'Anspach . . . . . 150.

Résultats du voyage de l'Empereur de Russie à Berlin . . . . . 156.

Tableau de la conduite que les puissances ont tenue envers  
la Prusse . . . . . 159.

Leur première erreur en la regardant comme incorrigible . . . . . 161.

Ce que la Cour de Vienne a fait pour nourrir cette erreur . . . . . 162.

Seconde erreur des puissances, en croyant pouvoir se passer  
de la Prusse . . . . . 169.

Dernière erreur capitale, en s'imaginant de pouvoir  
forcer la Prusse . . . . . 172.

Suites funestes de ce projet . . . . . 180.

Nouvelles fautes des coalisés au moment où la Prusse  
alloit agir . . . . . 188.

Départ de l'Empereur de Russie de Berlin sans avoir  
achévé son ouvrage . . . . . 191.

Conduite de l'Empereur de Russie depuis son arrivée à  
Olmütz jusqu'à la bataille d'Austerlitz . . . . . 193.

Le qu'on auroit pu et du faire après cette bataille..	p. 201.
Le qu'on fit . . . . .	203.
Résultat final . . . . .	205.
Responsabilité' du Gouvernement Anglois . . . . .	207.
Présumé . . . . .	211.
Supplément. Transition à une seconde partie de ce mémoire . . . . .	237.

Mémoire  
sur les causes qui ont  
amené les malheurs de  
la dernière guerre.

Après une course désastreuse  
après un terrible naufrage, rien  
n'est plus raisonnable, que d'exa-  
miner les tristes circonstances,  
qui nous ont fait faire fausse-  
route, et les écueils, contre les-  
quels nous avons échoué. La  
dernière coalition a dû produire  
le salut de l'Europe; elle en a  
aggravé les malheurs; elle en

a presque détruit les dernières  
 espérances. Sachons distincte-  
 ment à quoi doit être attribué  
 un revers aussi cruel! Quand  
 même - ce qu'à Dieu ne plaise -  
 nous regarderions comme à-jam-  
 mais impossible de former une  
 nouvelle entreprise de la nature  
 de celle, qui vient de s'écrouter,  
 il seroit toujours avantageux,  
 et toujours indispensable, de  
 bien connoître les causes de notre  
 défaite, puisque les règles que  
 nous aurions du suivre en nous  
 élançant dans l'océan, nous  
 guideront encore dans les efforts  
 plus concentrés, par lesquels  
 nous défendrons nos côtes.

Trois erreurs capitales

ont amené tous les malheurs, qui accablent l'Europe dans ce moment. Ces erreurs, ayant directement affecté la première conception d'un plan de résistance commune, et l'organisation primitive des moyens d'exécution, c'est à elles que l'on peut ramener toutes les erreurs et fautes secondaires, que l'observateur superficiel, qui ne sait pas remonter à la source, se plaît souvent à regarder comme des causes premières, tandis qu'elles n'étoient réellement, que les suites naturelles des autres.

Ces trois erreurs fondamentales sont:

Premièrement; D'avoir voulu

faire agir la Prusse en première ligne, dans une entreprise, dont elle n'auroit du constituer que le corps de réserve.

Secondement; De s'être imaginé que l'Autriche pourroit jouer dans cette entreprise le rôle important qui lui étoit dévolu, sans que l'on eut préalablement changé les parties essentielles de son Ministère;

Troisièmement; D'avoir cru possible l'exécution d'un projet quelconque contre la France, sans s'être assuré de la manière la plus positive, du concours indispensable de la Prusse.

L'examen de ces trois Chefs-d'accusation sera l'objet de notre



travail actuel, qui par cela même doit être composé de trois parties principales, dans lesquelles nous tâcherons de présenter dans l'ordre le plus naturel, toutes les fautes majeures, qui ont fait manquer le grand projet de la dernière coalition.

En analysant ces fautes, il est impossible de ne pas parler sans cesse de la part qui en revient au Gouvernement Anglois. Ce sera même à lui, que s'adresseront directement ou indirectement presque toutes les observations que nous allons faire. Car, comme le gouvernement Anglois étoit appelé par la nature des choses, à former la ligue, dont

6.

L'Europe attendoit son affran-  
chissement, à en diriger la marche,  
et à en préparer les moyens, comme  
il devoit être le point central  
et le lien commun de l'entreprise,  
c'est à lui, que nous serons tou-  
jours ramenés en analyser ce  
que l'on auroit dû faire, et ce  
que l'on a malheureusement  
fait; et nos développemens  
prendront, sans que nous puis-  
sions l'éviter, la forme d'une  
accusation perpétuelle contre  
ceux qui ont dirigé à Londres,  
ou qui auroient dû y diriger  
les intérêts communs des puis-  
sances. ~~Sans que nous devrions~~  
lâchement attaquer la mémoire  
d'un homme célèbre, dont l'Europe

entière déplore aujourd'hui la  
 perte ! Mais puisque la provi-  
 dence nous a privés du bien qu'au-  
 roient pu nous faire ses beaux  
 talens et ses grandes qualités  
 faisons-nous du moins d'un  
 avantage considérable qui nous  
 reste ; de celui d'étudier ses fautes  
 politiques, pour nous instruire  
 sur le passé, pour nous éclairer  
 sur l'avenir, pour apprendre,  
 s'il n'en est pas trop tard, par  
 quelle route nous pouvons  
 sortir de l'affreuse labyrinthe,  
 où nous sommes enfermés au-  
 jourd'hui.

## I.

Exposition des faux-  
calculs qu'on a faits  
par rapport à la  
Russie.

La Russie ne pouvoit, et ne  
devoit pas être l'acteur principal  
dans une coalition contre la  
France ;

1. à cause de sa distance du  
théâtre de la guerre ;

2. à cause de la direction  
dans laquelle elle étoit obligée  
d'employer ses forces ;

3. à cause de certains défauts  
majeurs dans l'organisation de

son armée.

I. Le premier principe de toute guerre contre la France, placée comme elle <sup>le</sup> fut à l'époque de la dernière coalition, étoit, que, pour l'attaquer avec succès, les forces qu'on vouloit employer contre elle, devoient se déployer toutes à la fois, par un mouvement simultané rapide, et décisif. Il falloit donc avant toute chose, que ces forces fussent réunies, ou du-moins capables de se réunir dans un très-petit espace de temps, au moment, où la guerre devoit éclater. Or, cette première condition étoit presque impossible à remplir avec un système qui attribua

à la Russie l'initiative, ou du  
moins une partie essentielle  
de l'initiative de la campagne.  
Indépendamment du temps qu'il  
faut à cette puissance pour ras-  
sembler ses troupes sur la fron-  
tière de l'Autriche ou de la Prusse,  
un autre intervalle considérable  
devoit s'écouler avant que ces  
troupes fussent arrivées sur  
l'Inn, ou sur l'Elbe, et un  
troisième avant qu'elles pussent  
se rendre sur les points, où  
les Français devoient être com-  
battus. Il étoit donc de toute  
évidence, qu'à moins de quelque  
conjoncture très-particulière, les  
premiers coups seroient toujours  
portés, sans qu'une Armée Russe

eut pu en partager le poids ;  
 circonstance qui détruisoit déjà  
 absolument l'idée d'une action  
 principale, et réduisoit la puis-  
 sance à laquelle elle s'appli-  
 quoit, (quelque fut d'ailleurs  
 l'étendue de ses moyens) à la  
 nécessité de n'agir qu'en puissance  
 auxiliaire.

Il est très-vrai, que l'hor-  
 rible catastrophe d'Ulm, et tous  
 les désastres, qui en sont résultés  
 n'auroient pas eu lieu, tels que  
 nous avons eu le malheur de  
 les éprouver, si l'armée Autri-  
 chienne, peut-être même en dépit d'un en-  
 gagement, que la cour de Vienne  
 avoit pris avec celle de Petersbourg  
 ne s'étoit pas absurdement et

témérairement éloignée des fron-  
 tières, pour occuper une position  
 qu'elle ne pouvoit pas maintenir  
 contre des armées nécessairement  
 supérieures. Mais deux cir-  
 constances, qui demandent toute  
 notre attention, nous forcent  
 à croire, que, quand même cette  
 faute impardonnable n'auroit  
 pas été faite, les Armées Autri-  
 chiennes n'en auroient pas moins  
 pu se trouver, et se seroient très-  
 vraisemblablement trouvées dans  
 le cas de soutenir seules, ou  
 presque seules, le premier choc  
 de la guerre. Car d'abord, il  
 n'a tenu qu'à un avantage pu-  
 rement accidentel, et sur lequel  
 il n'étoit point permis de compter



à la longue incrédulité de Monza, parte sur l'intention réelle des puissances, que l'Autriche n'ait été attaquée, soit en Italie, soit en Allemagne, soit des deux côtés à-la-fois, plusieurs mois avant qu'un seul soldat Russe ait pu arriver à son secours.

Et ensuite, de la manière même que les évènements se sont passés à-présent, il est clair, que dans le cas, que l'armée Autrichienne fut restée sur l'Inn, on eût attendu les Français dans la Bavière, ceux-ci ne s'en seroient pas moins trouvés en présence avec elle, avant la fin du mois d'Octobre, c'est-à-dire à une époque, où il n'existoit en Alle

magne que les 30,000 hommes  
 de troupes Pruses commandés  
 par le Général Kutusoff; et  
 que même dans cette supposition  
 les corps d'armée de Buxhöden  
 de Esen, du Grand-Duc Constantin  
 et de Bennigsen, n'étant arrivés  
 en Moravie, ou en Silésie, que  
 dans les derniers jours de No-  
 vembre, et dans les premiers  
 de Décembre, le sort de la cam-  
 paigne auroit toujours été plus  
 ou moins décidé, avant que  
 plus que les tiers des forces  
 Pruses eût pu arriver à sa  
 destination.

L'énorme distance de la  
 Russie au théâtre d'une guerre  
 contre la France, étoit donc un

inconvenient nécessaire et incurable, qui auroit dû entrer dans les calculs, et qui sur-tout auroit dû déterminer les chefs de l'entreprise à ne pas choisir cette puissance pour porter, ou pour assister en première instance, ceux qui devoient porter les premiers coups. Cet inconvenient pouvoit être diminué par des combinaisons sages et habiles; mais il se seroit toujours fait sentir d'une manière extrêmement sensible, même dans la supposition très gratuite, que les Français ne saisiroient pas la première apparence d'un armement quelconque, pour se précipiter sur

ceux qui étoient le plus à leur portée. Elle se seroit fait sentir encore sous un autre rapport, pas moins important, lorsqu'il se seroit agi de réparer les pertes que des revers, même passagers, auroient causées; puisqu'alors l'arrivée des renforts auroit été tellement retardée par les distances, qu'il auroit fallu quatre ou six mois pour les obtenir, et que par conséquent une ou deux batailles considérables, gagnées ou perdues, n'auroient pas marqué de produire une stagnation incalculable. — Malgré tout cela l'inconvénient de la distance n'étoit que le moins

considérable de ceux que présentoit un projet, calculé en première ligne sur la Russie. Il y en avoit un autre beaucoup plus grand encore, provenant de la direction, dans laquelle cette puissance étoit obligée de faire agir ses forces.

**II.** Nous venons d'indiquer quel étoit le premier principe à suivre dans toute guerre, que l'on vouloit faire à la France, telle qu'elle se trouvoit située alors. Voici le second: La France ne pouvoit plus être comptée à moins d'être attaquée à la fois sur ses deux flancs, et obligée de partager son

attention et ses moyens entre deux grandes guerres simultanées. — Le principe incontestable nous conduira plus tard à prouver que le concours de l'Autriche et de la Prusse réunies, étoit la condition par excellence, la condition sine qua non, de tout succès quelconque d'une entre-prise contre la France. Ici nous nous contenterons d'en déduire que l'idée de confier à la Russie le principal rôle dans une entreprise pareille, étoit absolument incompatible avec les premiers élémens d'un bon calcul militaire et politique.

La Russie est séparée de la France par les deux Mo.

monarchies de Russie et d'Autriche,  
 dont la première se trouve en face  
 du flanc gauche, et l'autre du  
 flanc droit de cette immense  
 étendue de pays, qui composent  
 aujourd'hui la sphère de la do-  
 mination Française. Pour se  
 mettre en contact avec la France,  
 il faut donc, ou que les armées  
 Russes traversent de gré, ou de  
 force l'une ou l'autre de ces  
 deux Monarchies, ou que l'une  
 ou l'autre fasse cause commune  
 avec elle. Mais dans ce der-  
 nier cas, le seul que l'on puisse  
 raisonnablement admettre, il est  
 évident, que les forces de la Russie,  
 se trouvant toujours placées der-  
rière celles de son Allié, elle est,

par cette seule circonstance, invariablement destinée à agir comme puissance auxiliaire. Il est vraisemblable qu'on n'aurait jamais pensé, à changer cette destination, si on n'avoit pas malheureusement cru à la possibilité d'une guerre contre la France, qui se feroit sans le concours de l'Autriche et de la Prusse réunies. Ce n'est que du moment qu'on s'est imaginé que la Prusse, au lieu de se borner à soutenir les efforts communs de ces deux puissances, pouvoit, en cas de besoin, remplacer l'une ou l'autre dans une guerre contre les Français, ce n'est que de ce moment-là qu'on a



perdu de vue les véritables bases du projet, et qu'ayant cédé à une première illusion, on a été entraîné de fautes en fautes et de malheurs en malheurs.

Aussitôt que l'on prétendait faire agir la Russie, soit avec l'Autriche, soit avec la Prusse seule, le principe, que pour réussir contre la France il falloit absolument l'attaquer sur deux points différens à la fois, perdoit son application. Car dès lors (le projet de forcer la neutralité de celle des deux cours, qu'on avoit cru pouvoir négliger dans les négociations, étant dans <sup>tous</sup> les cas le comble de l'absurdité) la Russie n'avoit

plus d'autre moyen, que de  
 suivre et de secourir les mouve-  
 mens de celle qui s'exposoit la  
 première ; elle ne pouvoit qu'avancer  
 dans la même direction ; elle ne  
 pouvoit qu'opérer sur la même  
 ligne ; et constamment placée  
 derrière son Alliée, qui devoit  
 absolument recevoir ou frapper  
 les premiers coups, elle cessoit,  
 pour ainsi dire, d'être un ressort  
 à part ; elle se confondoit avec  
 la puissance directement active ;  
 elle n'en faisoit plus qu'une  
 avec elle. Le plus grand de tous  
 les avantages, qui nous restoit  
 encore dans notre affoiblissement  
 commun, s'évanouissoit ; la France  
 n'evoit qu'à tenir tête à une

seule guerre; et toute la coopération de la Russie se réduisoit à une augmentation de forces pour la puissance vraiment principale. Cette augmentation de forces étoit toujours un très grand bien; mais elle n'étoit pas ce que l'on vouloit, elle n'étoit pas ce que l'on demandoit, en croyant employer la Russie comme un instrument principal et indépendant. Elle n'étoit pas même un bien pur et sans mélange, puisqu'il étoit pour le moins douteux, si une augmentation directe des forces de la puissance de première ligne, (augmentation qui auroit toujours été possible dès que de toutes parts on étoit

résolu à faire de grands sacrifices)  
ne valoit pas mieux qu'un ren-  
fort plus considérable en lui-même  
de troupes d'une autre constitution,  
si 50,000. hommes ajoutés à  
une armée Autrichienne ou  
Prussienne, ne produisoient pas  
un effet plus grand et plus sûr,  
que l'accession de 100,000, ou  
même de 150,000 Prussiens.

Inconvénient, développé  
ici, se faisoit sur-tout sentir  
lorsque l'Autriche étoit la  
puissance, qui devoit agir en  
premier ressort contre la France,  
et ceci tenoit principalement à  
la différence des localités. La  
frontière de la Prusse est par-tout  
ouverte du côté de la Russie; les

doit à aguerre  
un grand point.

troupes Russes peuvent entrer à plein-pied sur le territoire Prussien, et se porter sans obstacle sur chaque point, où leurs opérations peuvent être utiles. Il n'en est pas de même de la frontière de l'Autriche. On n'a qu'à jeter les yeux sur une carte pour s'en appercevoir. La Gallicie, seul pays Autrichien, qui soit limitrophe de l'Empire Russe, est séparée de la Hongrie et par conséquent de tout l'Intérieur de la Monarchie Autrichienne par la chaîne des Carpathes. L'entrée de la Gallicie dans la Moravie est une gorge assez étroite entre les Montagnes d'un côté, et la Silésie Prussienne de l'autre.

C'est par ce passage, de quatre ou cinq lieues de largeur, que chaque fois, que la Prusse ne veut pas ouvrir son territoire, toutes les armées Russes, qui arrivent au secours de l'Autriche, sont obligées de se porter exclusivement. Il en résulte un ralentissement considérable et pernicieux dans la marche de ces armées, une surcharge énorme pour les provinces, qui en sont le théâtre, et la presque impossibilité d'exécuter un plan, qui suppose la réunion effective de toutes les forces, au moment même, où les grandes opérations doivent commencer.

L'histoire de la dernière

campagne a complètement justifié toutes ces observations. Si la moitié des sommes, qui ont été dépensées, pour faire avancer une armée Russe de 100,000 hommes vers le Danube, avoit été employée à créer en Bohême, indépendamment de la grande armée Autrichienne d'Allemagne, un corps de 50, ou 60,000 Autrichiens, qui auroit commencé ses opérations dans l'instant même, où la campagne fut ouverte, il n'y a pas le moindre doute, que nous n'en eussions obtenu des services tout autrement essentiels que tous ceux qu'ont rendu et qu'ont pu rendre les Russes.

III. La troisième cause enfin qui empêche la Prusse, et qui l'empêchera pour long tems encore de paroître comme acteur principal dans une guerre contre la France, c'est l'infériorité de son armée sous plusieurs rapports essentiels.

L'armée Russe est composée d'excellens matériaux; le Soldat est fort, vigoureux, entièrement soumis à ses chefs, inflexible, tenace, calme au milieu de l'orage, capable de supporter les fatigues et les privations; l'Officier est brave, plein d'honneur, aimant et cherchant le danger, fort habile à tirer parti du caractère et des dispositions de ses troupes, entre,



prenant au moment du succès,  
 et rarement découragé par les  
 revers. Mais l'expérience de  
 la malheureuse campagne qui  
 vient de finir a achevé de prou-  
 ver, ce que des hommes instruits  
 avoient soupçonné et même af-  
 firmé depuis long-tems, qu'avec  
 toutes ces excellentes qualités  
 l'armée Russe n'a pas encore  
 atteint ce degré de perfection  
 dans l'art militaire, qui puisse  
 la mettre sur la même ligne  
 avec celles des autres puissances  
 continentales, et sur-tout avec  
 celles des Français.\* La Russie  
 a eu autrefois de bons, et même

\* )

Vide Note 1.

de grands Généraux; mais elle n'a pas encore produit un tacticien dans toute la force de terme. Suwarow, dont toute l'Europe a douloureusement senti et sentira long-tems la perte, étoit un homme de génie, qui, comme tel, appartiendroit à toutes les nations, et qui jusqu'à un certain point pouvoit se passer de tactique. Mais des Généraux ordinaires ne peuvent pas manquer impunément de la seule qualité qui supplée au génie autant qu'il est possible d'y suppléer, et ils le peuvent moins que jamais, lorsqu'ils ont à faire à des adversaires chez lesquels la partie scientifique est poussée à la der.

nière perfection. Toutes les fois  
 qu'il a été question de manœuvres  
 de combinaisons savantes, de  
 mouvemens compliqués, de calculs  
 de tactique, et de ressources de  
 l'art militaire proprement dit,  
 nous <sup>avons</sup> vu, que les Russes ne pou-  
 voient pas se mesurer avec les  
 Français. Il paroît que leurs  
 Officiers ne sont pas assez in-  
 struits, ou pas assez habitués  
 à combattre des troupes réglées,  
 pour deviner les projets de l'en-  
 nemi, ou pour soutenir les leurs  
 lorsqu'on leur présente des  
 obstacles imprévus. Il paroît  
 encore, que leurs soldats mêmes  
 ne sont pas assez exercés, assez  
 déliés, pour exécuter des ma-

oeuvres rapides ou compliquées, <sup>ne</sup>  
 et qu'avec toute leur valeur et <sup>s</sup>  
 leur persévérance, ils manquent <sup>de</sup>  
 de cette activité constante, de cette <sup>o</sup>  
 mobilité toujours égale, de cette <sup>e</sup>  
 pénétration personnelle, qui ca-  
 ractérise le soldat François.  
 Soit de nous de prétendre, que ces  
 défauts sont incorrigibles, et  
 qu'avec une organisation per-  
 fectionnée, avec des soins soutenus  
 et sur tout avec le tems, l'armée  
 Russe dont le fonds est certaine-  
 ment tout ce qu'il y a de meil-  
 leur en fait de facultés mili-  
 taires, ne parviendra pas à la  
 même hauteur, où nous voyons  
 aujourd'hui l'armée Française.  
 Il nous suffit de savoir, qu'elle

ne s'y trouvoit point, lorsqu'on  
s'est livré au projet funeste,  
de lui assigner un premier rôle  
dans une des expéditions les  
plus difficiles que l'on eût jamais  
entreprises.

Après avoir dit, quelles  
ont été les erreurs dans les-  
quelles on est tombé relative-  
ment à la Russie, il nous sera  
facile d'expliquer ce qu'on auroit  
du faire à son égard. D'abord  
on auroit dû invariablement  
écarter l'idée que la Russie  
pourroit remplacer la Prusse  
dans une guerre contre la  
France, ou qu'elle pourroit ja-  
mais être autre chose qu'une  
puissance auxiliaire, très-pré-

cieuse, lorsqu'on l'emploiera  
 dans ses justes bornes, incapable  
 de remplir le but, dès que l'on  
 s'exagère les avantages qu'elle  
 peut offrir. Après avoir assis  
 le projet d'une campagne con-  
 tinentale sur la seule base  
 raisonnable, qui existe dans  
 les conjonctures présentes, sur  
 une alliance positive entre  
 l'Autriche et la Prusse, on  
 auroit dû envisager la Russie  
 comme le grand corps de réserve  
 de cette alliance, l'employer prin-  
 cipalement pour en consolider,  
 pour en cimenter le lien, et en  
 combinant ses efforts avec ceux  
 des puissances de première ligne  
 ne pas oublier un instant,

les difficultés qui naissoient  
 de la distance de sa position,  
 de la direction nécessaire de ses  
 moyens, et de l'organisation im-  
 parfaite de son armée. Les  
 François, malgré quelques évé-  
 nemens de la dernière guerre,  
 qui auroient pu les instruire,  
 craignoient encore l'armée  
 Russe; ils en avoient une idée,  
 qui étoit, il faut en convenir,  
 fort au dessus de la réalité.\*  
 Il falloit soigneusement nour-  
 rir cette illusion; il falloit  
 leur montrer la Russie dans  
 une attitude constamment  
 menaçante, comme une arrière-

---

\* ) V. Not: 2.

garde colossale, toujours prête à se précipiter sur eux, lorsque les autres puissances les auroient entamés et affoiblis. Il falloit éloigner autant que possible, le moment, où, en les mettant en présence, on donneroit à un Français la vraie mesure d'un ennemi qu'ils sembloient redouter plus qu'aucun autre. Il falloit enfin, puisque dans cette terrible guerre nous jouions de tout notre avoir, conserver à l'Europe un dernier point d'appui, une dernière espérance intacte, au cas que toutes les autres lui fussent ravies.

Le Gouvernement Anglois - car c'est toujours à lui, que



nous sommes obligés de nous  
 adresser — le Gouvernement Anglois  
 n'auroit pas dû s'abandonner  
 aveuglement, aux vues, aux  
 projets, ou aux promesses du  
 Cabinet de Petersbourg. Il étoit  
 bien facile de saisir et de juger  
 ce qu'il y avoit de foible dans  
 ses conseils. On devoit rendre  
 justice aux principes honorables,  
 aux intentions nobles et pures  
 de l'Empereur; mais on ne de-  
 voit pas fermer les yeux sur  
 les qualités personnelles, et  
 sur le degré de capacité de ceux  
 auxquels il accordoit sa con-  
 fiance. Les Ministres de Russie  
 étoient des hommes très-esti-  
 mables; mais ni eux, ni les

Militaires qui influoient sur les décisions de l'Empereur, n'étoient de force, pour se mettre à la tête d'une entreprise, à laquelle le sort de l'Europe se trouvoit attaché. Ils ne connoissoient pas assez leurs propres moyens; beaucoup moins encore étoient-ils en état d'apprécier les hommes et les choses, et les obstacles, et les contre-poids, dans les autres pays, qui devoient agir. \*) Le Gouvernement Anglois, beaucoup plus capable, s'il l'avoit sérieusement voulu, de se procurer tous

---

\*) V. Not. 3.

les renseignemens nécessaires,  
 de juger d'après ses propres  
 lumières, de comparer, de pre-  
 ser, de combiner les différens  
 moyens de salut que le con-  
 tinent renfermoit encore, au-  
 roit du se saisir (sous quelque  
 forme qu'on l'eut cru conve-  
 nable pour ménager les pré-  
 tentions de la Russie) de la  
 direction suprême de toute  
 l'entreprise; il auroit du éclai-  
 rer le Cabinet de Petersbourg  
 là où il étoit guidé par de  
 fausses suppositions, rectifier  
 ses vues et ses plans, calmer  
 sa défiance, ou tempérer son  
 ardeur, selon les besoins et  
 les circonstances. Au lieu de

suivre cette marche, la seule  
qui fut digne de lui, et de  
sa cause, le Gouvernement  
Anglois forma la résolution,  
de se confier sans réserve aux  
avis et aux projets de la Reuf.  
sic, et (si l'expression n'est pas  
trop forte) de se mettre en tu,  
telle auprès de cette puissance,  
et de cette funeste résolution  
sont dérivés, (comme nous le  
verrons plus amplement dans  
la suite de ce mémoire) tous  
les malheurs, qui nous ac-  
cablent, et qui nous menacent  
aujourd'hui.

24  
Seconde Partie

Faux calculs par rap-  
port à l'Autriche.

La Monarchie Autrichienne  
étoit, depuis plusieurs années,  
gouvernée par le plus mauvais  
Ministère, qu'on ait jamais  
vu en possession des premières  
places d'un état. Toutes les  
branches de l'administration,  
excepté le département Militaire  
où il s'étoit conservé encore quelques  
restes d'intelligence et d'activité  
se trouvoient également en souf-  
france. Celle des affaires étrangères

qui nous intéresse particulièrement ici, étoit dirigée par trois hommes, dont chacun étoit unique dans son genre, et dont la réunion présentoit à ceux, qui savoient apprécier les individus, un spectacle de faiblesse et de misère, tel qu'on le retrouveroit difficilement dans aucune autre de ces tristes époques, marquées par les calamités publiques, et par la dernière décadence des empires.\*)

Ces hommes, bien loin de savoir se placer à la hauteur des problèmes politiques, qui les pressoient, qui les provo-

qu'oient de toutes parts, n'avoient  
 pas assez de force, pour franchir  
 un moment, le cercle étroit qui  
 renfermoit leur fièle existence.  
 Ils ne connoissoient d'autre sy-  
 stème, que celui de vivre au jour  
 la journée, d'appliquer quelques  
 vains palliatifs à la maladie  
 mortelle de leur pays, de se  
 familiariser avec les humili-  
 tions, de dissimuler les affronts,  
 de détourner leurs yeux et ceux  
 de leur malheureux Souverain  
 des catastrophes irrévocables, qui  
 les menaçoient dans un avenir  
 très-prochain. Personne ne  
 joignoit assez d'influence à assez  
 de lumières et de patriotisme,  
 pour délivrer l'Empereur de leurs

funestes conseils. Le seul homme, sur lequel le public portoit encore un regard d'espérance, jouissoit de trop peu de crédit, étoit trop peu consulté sur les affaires, et, pour dire les choses telles, qu'elles étoient, avoit lui-même trop peu d'énergie et de moyens, pour arrêter la ruine de l'état.\*)

Dès les premiers mois de l'année 1805 ce Ministère paralysique avoit repris une apparence de vie et de mouvement. Aucun homme clair, voyant n'auroit dû être la dupe de cette apparence trompeuse, il existe un degré de nullité, avec lequel toute régénération



devenoit absolument impossible,  
 et il n'étoit pas difficile, de  
 reconnoître, que les Ministres  
 Autrichiens y étoient parve-  
 nus. Mais les Cabinets  
 de Petersbourg et de London  
 eurent le malheur d'en juger  
 autrement. Trahis par leur  
 ignorance, ou entraînés par  
 la funeste facilité, de voir  
 les choses telles, qu'ils les  
 desiroient, ils imaginèrent  
 bientôt, ou qu'on leur avoit  
 exagéré la faiblesse du Cabinet  
 de Pierre, ou qu'un grand chan-  
 gement dans la situation gé-  
 nérale de l'Europe, lui inspireroit  
 le courage et les moyens, qui  
 lui avoient réellement manqué

jusqu'à cette époque. Le fait  
 est, que les deux hypothèses étoient  
 également fausses. Le Cabinet  
 de Vienne étoit resté le même ;  
 quelques circonstances parti-  
 culières lui avoient seulement  
 donné une physionomie diffé-  
 rente. L'influence que la  
 Russie n'avoit jamais cessé  
 d'exercer sur le Ministère Au-  
 trichien, et la crainte de ce  
 Ministère de perdre son dernier  
 appui, s'il s'opposoit ouverte-  
 ment aux desseins et eussent  
 propositions de cette cour,  
 produisirent à Vienne l'effet,  
 auquel on devoit s'attendre, et  
 la disposition personnelle de  
 l'Empereur, qui au milieu du

déclin de ses affaires, et de l'im-  
 bécillité de son conseil, avoit  
 toujours conservé le désir secret  
 de profiter de quelque conjoncture  
 favorable pour secouer le joug,  
 et améliorer sa situation,  
 seconda l'impulsion. Ces deux  
 circonstances réunies engageèrent  
 des Ministres excessivement at-  
 tachés à leurs places, et qui ne  
 voyoient aucun moyen de s'y  
 maintenir, s'ils essayoient de  
 nager contre le torrent, à enta-  
 mer une négociation avec le  
 Prusse; et n'ayant pas pu se  
 défendre du premier pas, ils  
 furent entraînés bien loin  
 au-delà du terme, auquel ils  
 s'imaginoient pouvoir s'arrêter.

Ceux qui les ont suivis et ob-  
 servés pendant tout le cours de  
 cette négociation, ne peuvent  
 jamais avoir eu un moment de  
 doute, qu'ils ne se fussent con-  
 stamment flattés d'échapper  
 à un dénouement décisif, soit  
 par les dispositions secrètes,  
 qu'ils supposoient au Cabinet  
 de Petersbourg; et dont ils espé-  
 roient quelque tournure favorable  
 à leurs vraies intentions, soit  
 par quelque incident qui les  
 mettroit en état de se soustraire  
 aux effets de leur première com-  
 plaisance. Ils nourrissoient  
 cet espoir honteux jusqu'au  
 moment de l'explosion; ils n'a-  
 voient jamais sérieusement

voulu la guerre; loiri de l'embras-  
 ser avec ardeur, comme le dernier  
 moyen de salut, qui fut resté  
 à leur partie, ils la recevoient  
 froidement des mains de ceux,  
 auxquels ils n'avoient pas  
 le courage de ~~manifester~~ s'opposer;  
 ils la recevoient comme un  
 fardeau, dont ils ne pouvoient  
 pas se cacher que le poids écri-  
 seroit leurs foibles épaules.  
 Ils avoient pris, malgré eux,  
 l'attitude de l'énergie et de  
 la résistance; mais dans leurs  
 pensées secrètes, dans leurs  
 vues, toujours rétrécies, dans  
 leur inclination indestructible  
 pour les partis foibles et mes-  
 quins, ils n'avoient pas quitté

un instant celle de la pusillanimité et de la soumission.\*)

Leur conduite a été dans son ensemble et dans tous ses détails exactement conforme à la position fautive et forcée dans laquelle ils se trouvoient jetés par le contraste entre leurs résolutions apparentes et leurs desseins réels. Il n'est pas possible de les suivre ici sur chaque pas de leur carrière désastreuse; mais il est indispensable d'en signaler quelques points marquans. Il est indispensable de prouver, que les malheurs, qui les ont perdus et qui ont perdu

---

\* ) V. Note 3.

l'Europe avec eux, n'étoient pas du nombre de ces évènements irrésistibles, qu'aucune sagesse humaine ne sauroit ni anticiper ni détourner; mais que si les caprices du sort, et quelques fautes particulières, qu'on ne pouvoit pas prévoir, ont coopéré à ces malheurs, leurs causes premières et fondamentales peuvent être complètement tracées dans la faiblesse absolue de ceux, qui tenoient les rênes du gouvernement.

Le choix du Général.  
Maachi a été long-tems envisagé, comme une de ces mesures, très-bonnes, très-sages, très-louables en elles-mêmes,

mais qu'une fatalité aveugle  
 fait tourner au détriment de la  
 cause qui auroit dû en retirer le  
 profit. Cette opinion, le seul  
 moyen de défense, que les mi-  
 nistres Autrichiens aient ja-  
 mais pu présenter au public  
 est encore très accréditée en Eu-  
 rope; elle n'en est pas moins  
 complètement et radicalement  
 fautive. Il falloit nécessairement  
 un ministère tel, que celui que  
 la colère de Dieu avoit donné à  
 l'Autriche, pour qu'un homme  
 tel que Mack fut placé à la  
 tête des armées. Cet homme  
 avoit plus qu'ordinairement  
 bien étudié la théorie de l'art  
 militaire; il se distinguoit dans



les délibérations du Cabinet, par  
 un coup-d'oeil prompt, souvent juste,  
 quelquefois original; il possédait  
 en outre une grande facilité  
 de s'énoncer, et dans certaines  
 occasions un degré de chaleur  
 et d'emphase, que le commun  
 des hommes confond aisément  
 avec le talent, ou même avec le  
 génie. Ces qualités ne suffi-  
 soient certainement pas, pour  
 le rendre capable de commander;  
 mais toutes les autres lui man-  
 quoient absolument; bien plus:  
 il réunissoit tous les défauts  
 opposés à celles, qui lui man-  
 quoient. Il ne se contentoit  
 pas d'être sans instruction sur  
 une quantité de choses essentielles,

et notamment sur tout ce qui  
 tient à la situation politique  
 de l'Europe (cette ignorance peut  
 après tout s'accorder avec une  
 grande supériorité militaire);  
 mais il avoit encore donné dans  
 une infinité de notions mal-  
 entendues, mal-digérées, far-  
 tasques, inapplicables à l'état  
 réel des choses. Entraîné dans  
 son temps par plusieurs chimères  
 à-la-mode, par les rêves d'une  
 philanthropie imaginaire, par  
 les demi-lumières d'une fausse  
 philosophie, n'ayant pas eu  
 plus tard, ce qu'il <sup>lui</sup> eût fallu  
 de force, pour rectifier ces premi-  
 ères erreurs par des réflexions  
 plus approfondies, son esprit

avoit finalement adopté une  
 direction diamétralement op-  
 posée à celle qu'exige la conduite  
 des grandes affaires; et il étoit  
 en outre si fort dépourvu de tact  
 et de discernement, qu'il risquoit  
 d'un instant à l'autre, d'être  
 trompé par le premier charlatan  
 ou par le premier espion, qui  
 pourroit s'approcher de lui. Avec  
 une tête aussi mal organisée  
 le caractère de Maacké étoit une  
 réunion unique de tous les  
 genres de foiblesse. Tour-à-tour  
 opiniâtre, et irrésolu, présomptueux  
 et timide, téméraire et pusilla-  
 nime, il flottoit entre les ex-  
 trêmes, sans jamais rencontrer  
 ce juste milieu, cette marche

sure et ferme, qui présage  
 et qui garantit le succès.  
 On l'a cru quelquefois auda-  
 cieux, et quelquefois obstiné  
 dans ses entreprises; mais  
 sa prétendue audace n'étoit  
 qu'une poltronnerie déguisée,  
 et son obstination étoit tou-  
 jours l'excès de son embarras.  
 Dans les circonstances ordinaires  
 le trait le plus marquant de  
 son caractère étoit un désir  
 immodéré, d'être bien avec tout  
 le monde, et de concilier en sa  
 faveur les jugemens les plus  
 opposés par leur nature. On  
 peut dire, que c'étoit un homme  
 né, pour capituler, qui n'avoit  
 aucune volonté, aucun principe,

aucune opinion à lui, mais qui embrassoit sans intérêt, et même sans ambition tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux autres, sauf à l'abandonner sans regret et sans remords, lorsque la moindre difficulté imprévue, ou une fantaisie différente de la part de ses maîtres, l'engagoit à rétrograder.

Ce que nous venons de dire de cet homme, qui a attaché son nom à un des plus horribles souvenirs de notre temps, a été confirmé, mais ne nous a pas été suggéré par la conduite qu'il a tenue dans les derniers événemens. Il avoit suffisamment donné sa mesure dans plusieurs époques antérieures de sa vie publique; et ceux

qui sont en état d'observer et de  
 juger les hommes, ne furent pas  
 la dupe de sa réputation usurpée  
 et de sa popularité passagère.\*  
 Il est même certain et positif, que  
 les Ministres, qui l'avoient mis en  
 avant, n'avoient pas pu se mé-  
 prendre, et, quoique faibles eux-  
 mêmes, ne s'étoient effectivement  
 pas mépris sur sa faiblesse; et  
 ce qui les caractérisera mieux que  
 tout ce que nous pourrions dire,  
 pour les peindre: ils l'avoient  
 choisi, non pas malgré les défauts,  
 qu'ils lui connoissoient, mais pré-  
 cisément à cause de ces défauts.  
 Si Mack avoit été un homme

---

\* V. Note 2.

déterminé, énergique, prononcé dans ses opinions, ferme dans ses projets, hardi dans l'exécution, ils se seroient gardés de l'employer dans un moment, où ils n'avoient d'autre politique que celle de gagner du tems, et de chercher des expédiens pour échapper à une mesure décisive. Ils le protégoient, ils le chérissoient, parce qu'ils retrouvoient en lui ce même penchant pour les partis mitoyens, cette même demi-vigueur, cette même vacillation, qui caractérisoient toutes leurs démarches, et que cependant d'un autre côté, il leur promettoit de les bien servir, si la guerre (qu'il redoutoit autant qu'eux) devenoit absolument iné-

vitable. On peut donc affirmer  
 avec la plus entière <sup>assurance</sup> que jamais  
 d'autres Ministres quelconques n'au-  
 roient confié le sort d'un Empire  
 à un homme comme le Général Mack,  
 et il ne suffit pas de dire, que ceux  
 qui avoient fait ce choix funeste  
 sont justement responsables de tout  
 ce qui en est résulté; il faut ajou-  
 ter encore, que pour, que la monar-  
 chie Autrichienne fut précipitée  
 dans cet abîme de malheurs, il  
 étoit absolument nécessaire qu'elle  
 fut gouvernée par les personnes,  
 qui ont préparé et consommé  
 sa chute. \*)

Après cette première faute

---

\*) V. Note 5.



capitale, ils en firent une seconde,  
 également impardonnable, en  
 consentant au renversement  
 total, d'un plan-de-campagne  
 qu'ils avoient proposé, ou pour-  
 le-moins, approuvé eux-mêmes.  
 On savoit, que les Français, aussitôt  
 qu'ils ajouteroient foi aux in-  
 terdictions hostiles de l'Autriche,  
 n'avoient d'autre parti à prendre,  
 que de se jeter sur l'Allemagne,  
 avec toutes leurs forces disponibles;  
 on savoit que l'Italie étoit dé-  
 garnie de troupes, et que l'ennemi  
 n'auroit pas le tems d'y envoyer  
 des renforts considérables. Le plan  
 d'opérations étoit donc tracé par  
 la nature des choses, et il ne fal-  
 loit, que du sens commun pour

ne pas le manquer. On s'étoit  
<sup>cependant</sup> déterminé à faire passer du côté  
 de l'Italie la plus grande partie  
 des forces Autrichiennes, et a y  
 établi le théâtre d'une guerre ag-  
 gressive et très-active, tandis  
 qu'en Allemagne on se tiendroit  
 sur la défensive jusqu'à ce que  
 par l'arrivée de la première Armée  
 Prusse on se trouvât assez fort  
 pour y prendre aussi l'offensive.  
<sup>Voilà</sup> ce plan fut abandonné sur les  
 deux points, par la légèreté, par  
 la faiblesse, par l'ineptie incroyable  
 du Gouvernement, qui n'eut pas  
 assez d'énergie, pour le soutenir  
 contre la mauvaise volonté ou  
 contre les caprices de ses propres  
 Généraux. Mack, qui du moment,

qu'on lui avoit conféré des pleins-pouvoirs illimités, avoit perdu tout ce qu'il lui étoit resté encore de mesure et de raison, s'avisa d'entrer dans <sup>la</sup> Barrière de la traverser, de passer le Lech, d'avancer jusqu'à l'Eller, et de prendre cette trop fameuse position d'Ulm, devenue le théâtre d'une des plus horribles catastrophes. Il ne vaut pas la peine de se casser la tête sur les motifs, qui l'ont engagé à cette conduite insensée; on ne les découvrira jamais; il n'y a que l'esprit de vertige, la démence toute pure, il n'y a que l'aveuglement d'un homme, tel que nous venons de le peindre, qui explique des démarches pareilles.\*) Mais

---

\*) V. Note G.

ce qui est beaucoup plus étrange, et beaucoup plus inconcevable, c'est un cabinet, qui les souffre, qui les approuve, qui en partage la responsabilité, qui s'expose à une défaite inévitable, à des malheurs sans mesure et sans terme, pour détruire son propre ouvrage, pour déjouer les calculs de ses alliés, pour frapper de nullité les projets, qu'il leur avoit proposés lui-même, et dont les circonstances commandoient l'exécution de la manière la plus impérieuse. Après avoir permis à Machi de renverser le plan de campagne du côté de l'Allemagne, ce même cabinet permet à l'Archiduc Charles, de le dénaturer du côté de

l'Italie. Il vit d'un oeil tran-  
 quille, que ce Général, avec une  
 armée, pour le moins double en  
 nombre de celle, que les Français  
 pouvoient lui opposer, restait pen-  
 dant six semaines dans l'inactivité  
 la plus complète, et qu'au lieu  
 de se porter en avant, comme il  
 auroit pu le faire avec un succès  
 presque certain, il attendait le  
 moment, où Masséna passeroit  
 l'Adige, et lui livreroit bataille  
 sur son propre territoire. \*) Tandis  
 que d'autres Ministres auroient  
 expédié courrier sur courrier pour en-  
 joindre à l'Archiduc sous les me-  
 naces les plus sévères, d'agir d'après  
 ses instructions, ceux-ci se conteri-  
 toient de s'étonner de sa lenteur,

\*) J. J. Note 4.

et de garder le silence. Ce fut la leur manière de diriger une guerre contre Bonaparte !

Mais l'excès de leur incapacité se montra seulement au grand jour, lorsque les désastres, que produisit cette conduite inouïe, les enveloppèrent de toutes parts, et que les progrès rapides d'un ennemi partout victorieux, annoncèrent la dissolution de la Monarchie. C'est alors qu'on les vit dans toute leur nudité déplorable. Ils trompoient encore pendant quelque temps les puissances étrangères, par une apparence de fermeté, que leur donna la résolution de sacrifier Liégeois; mais ceux qui les voyoient de

près, en jugoient autrement. Ce  
 qu'il pouvoit y avoir d'honorable  
 dans cette résolution, se réduisoit  
 aux dispositions personnelles de  
 l'Empereur, qui embrassa très-  
 noblement le parti de quitter  
 sa capitale, plutôt que de se  
 soumettre à une paix ignominieuse.  
 Mais il ne faut pas le dissimu-  
 ler; de la part de ses Ministres  
 ce projet, tout comme celui de  
 la proclamation de Brünn,  
 n'étoit autre chose, que l'effet  
 de la peur, que leur inspira la  
 marche des armées Russes, et  
 surtout la perspective de l'arrivée  
 très-prochaine de l'Empereur<sup>de Russie</sup>  
 lui-même. Si, en abandonnant  
 la capitale, ils avoient pris soin,

de concentrer le reste de leurs forces, sur quelque autre point de la Monarchie, s'ils avoient adopté des mesures vigoureuses et sensées, pour rendre les opérations des Russes aussi efficaces, que possible, pour réunir, pour combiner avec ces opérations, les grands moyens de défense, qui étoient encore à leur disposition, enfin s'ils avoient prouvé l'intention sérieuse de racheter par quelque succès décisif les sacrifices douloureux, auxquels ils venoient de se porter, ils auroient pu se relever dans l'opinion de leurs contemporains. Mais leur conduite après la perte de Vienne,



expliqua trop clairement ce  
 que c'étoit que ce simulacre  
 d'énergie, qui en imposa à l'Eu-  
 rope pendant quelques jours.  
 Immobiles, pétrifiés, anéantis,  
 par le malheur, ils attendoient  
 les événemens avec une résignation  
 stupide, sans prendre une seule  
 mesure, pour les maîtriser. Non-  
 contents de livrer ce qui leur re-  
 stoit de leur propre armée au  
 hazard des retraites partielles,  
 ou aux résolutions arbitraires  
 des chefs qui les commandoient;  
 non-contents de perdre une pro-  
 vince après l'autre, sans la  
 moindre tentative pour la sau-  
 ver; non-contents, d'abandonner  
 le timon des affaires, jusqu'au

point d'ignorer, où se trouvoient  
 leurs dernières ressources, ils  
 paralysèrent encore celles de  
 leurs Alliés; ils exposèrent  
 le premier Corps Russe, par  
 une accumulation de fautes  
 puériles, à être détruit par  
 les Français, avant d'avoir  
 pu opérer sa jonction avec le  
 second; ils exposèrent toute  
 l'armée Russe à périr de  
 faim, en la faisant arriver  
 dans un pays, où il n'y avoit  
 pas de vivres pour huit jours.  
 Ce fut le dépit, l'embarras,  
 le désespoir enfin, dans lequel  
 ils avoient mis l'Empereur de  
 Prusse, qui jeta ce Souverain  
 dans le projet de livrer la ba,

taille d'Austerlitz, projet fu-  
 neste, source d'un déluge de  
 malheurs, militairement et  
 politiquement blâmable, qui  
 n'auroit pas été conçu, il est  
 vrai, si l'Empereur de Prusse  
 avoit été guidé lui-même par  
 de meilleurs conseils, mais dont  
 les Ministres Autrichiens furent  
 indubitablement la première  
 cause, puisque l'impossibilité  
 reconnue d'attendre de leur part  
 le moindre secours efficace, l'a-  
 voient fait naître, s'accréditer  
 et triompher dans les délibéra-  
 tions. Après la perte de la  
 bataille d'Austerlitz, ces  
 Ministres s'éclipserent de la  
 Scène; on s'imagina, que les

injures, (absurdement injustes)  
 que Bonaparte leur prodigua  
 dans les feuilles publiques,  
 avoient accéléré leur chute,  
 mais le fait est, qu'il n'est  
 resté plus que leur ombre;  
 ils étoient morts d'irradiation.

Leur malheureux maître se  
 trouva seul, au milieu des  
 orages; pas un homme à côté  
 de lui, qui eût pu lui donner  
 un conseil, lui inspirer un  
 sentiment vigoureux, le soutè-  
 nir au bord du précipice;  
 l'Empereur de Russie s'y  
 soutenoit à peine lui-même.  
 C'est alors, qu'un des Chefs  
 du parti pacifique, \*) jouissant

---

\*) L. Note 8.

d'un grand nom, et de quelque réputation militaire, d'ailleurs, comme tous ceux qui lui ressemblent, enfermé dans la sphère étroite de quelques misérables calculs pécuniaires, incapable de s'élever à aucune grande considération, ~~quelque~~ dénué de toute espèce de principes ou même d'instruction politique, s'empara de Lui, et l'entraîna dans cette affreuse entrevue, d'où sortit d'abord l'armistice du 6. de Décembre, et quelques semaines plus tard l'horrible capitulation connue sous le nom du traité de Presbourg.

Si les auteurs de tout cet encheînement d'ignominie

et de désastres n'avoient paru  
 sur le théâtre du monde politique  
 qu'à l'époque, où l'Autriche  
 commençoit à se prononcer pour  
 la guerre, si la mesure de leurs  
 forces n'avoit jamais été con-  
 nue auparavant, il y auroit  
 moyen d'accuser une destinée  
 funeste de ce que leur pays, et  
 de ce que la cause commune  
 de l'Europe a souffert par eux.  
 Mais, comme après tant de  
 preuves, qu'ils avoient fournies  
 eux-mêmes de leur impuissance,  
 et de leur nullité absolue, on  
 n'avoit plus le droit de se trom-  
 per dans un calcul, dont ils  
 étoient un élément principal,  
 la seule chose, qui mérite notre

attention, et qui ait besoin d'être  
 expliquée, c'est de savoir, comment  
 ceux, qui étoient appelés à  
 diriger l'ensemble des opérations  
 communes, ont pu tomber à  
 leur égard dans la plus inconce-  
 vable et dans la plus pernicieuse  
 des erreurs.

Le Cabinet de Peters-  
bourg y a été précipité par un  
 raisonnement, vrai en lui-même,  
 mais faux dans son application  
 au problème, qu'on avoit à ré-  
 soudre. Il savoit, que les Mi-  
 nistres Autrichiens attachoient  
 une importance extrême à  
 leurs liaisons avec la Russie,  
 et que plutôt que de se compro-  
 mettre avec elle, ils consentiroient

à tout, même à adopter une ligne de conduite, qui contrarierait leur système favori. Jusques-là le Cabinet de Petersbourg avoit raison; et les progrès qu'il faisoit, soit de temps-en-temps dans sa négociation avec la cour de Vienne en dépit de la répugnance bien prononcée que celle-ci ne ceût de nourrir pour une guerre avec la France, devoit le confirmer dans son opinion. Mais il oublioit tout-à-fait, que la bonne volonté, ou, pour parler avec plus d'exactitude, la condescendance et la docilité de l'Autriche ne suffisoit pas, pour en faire un allié utile, qu'une entreprise aussi difficile que celle



qui se préparoit alors, exigeoit  
 encore du caractère et du talent,  
 et qu'elle ne pouvoit pas prospé-  
 rer entre les mains de ceux,  
 que le manque absolu de l'un  
 et de l'autre auroit rendus in-  
 capables de gouverner au mi-  
 lieu même d'une paix pro-  
 fonde. Il n'est pas possible,  
 que cette observation aît pu  
 échapper aux ministres de  
 l'Empereur de Russie; il faut  
 donc admettre, ou, qu'ils n'en  
 ont pas suffisamment senti  
 le poids, ou bien, qu'ils se sont  
 livrés à quelque illusion, qui  
 en a contre-balançé l'effet.  
 Il est assez vraisemblable, que  
 d'après l'espèce de révolution

qui parut s'opérer dans le système de la cour de Vienne, et les grands préparatifs, auxquels elle se porta, le cabinet de Petersbourg prenant la charge sur la conduite future de cette cour, avoit conçu l'espoir chimérique de voir sortir des mesures lumineuses et habiles du sein des plus épaisses ténèbres, et une nouvelle vigueur, d'un abîme d'impuissance et de misère. \*)

Mais quelqu'ait été la source des erreurs du cabinet de Petersbourg elles n'obligoient point le cabinet de Londres à

---

\*) P. Note 9.

se tromper et à s'aveugler à son  
 tour. Le cabinet de Londres pou-  
 voit et devoit juger par ses  
 propres lumières; il possédoit  
 tous les moyens, pour acquérir  
 des renseignements directs; il n'auroit  
 dû en négliger aucun pour s'éclairer  
 sur un objet, aussi étroitement  
 lié aux plus grands intérêts de  
 son siècle. Il est même difficile  
 de comprendre, comment le Mi-  
 nistère Anglois, a jamais pu  
 devenir la victime d'un faux  
 calcul sur le cabinet de Piene.  
 On lui avoit tant de fois repri-  
 senté ce cabinet dans son vrai  
 jour; on lui avoit tant de fois  
 certifié, qu'il seroit plus facile  
 de faire remonter les eaux (ou

Danube vers leur source, que  
 d'inspirer le goût, le courage, et  
 le talent d'une grande mesure.  
~~appelés~~ à des hommes aussi  
 profondément ensevelis dans le  
~~long~~ sommeil d'une nullité in-  
 curable. Si le Ministère  
 Anglois s'est trompé sur leur  
 compte, il l'a fait gratuite-  
 ment, il a repoussé la lumière  
 à laquelle il n'avoit qu'à ouvrir  
 les yeux, pour être sûr de ne  
 pas manquer sa route.\* Cette  
 étrange méprise ne s'explique  
 que d'une seule manière. La

† Elle avoit besoin d'une  
 guerre continentale,  
 et tout moyen, tout  
 instrument pour y  
 arriver, dont bon à  
 son usage. Voilà la  
 des principales  
 (1822)

Cour<sup>+</sup> de Londres, ayant une  
 fois pris le parti de se soumettre

\* ) V. Note 10.

en tout et par tout à la direction  
 du Cabinet de Pétersbourg, poussa  
 cette résolution jusqu'à ne plus se  
 servir que des yeux de celui-ci,  
 jusqu'à ne plus vouloir juger que  
 d'après les données que ce Cabinet  
 lui transmettoit. \*) Or, le Ca-  
 binet de Pétersbourg étant lui-  
 même très-médiocrement instruit  
 sur les véritables dispositions de  
 la cour de Pierre, et complètement  
 dans l'erreur sur les ressorts secrets  
 sur les forces morales, sur le  
 caractère, les moyens, et la capa-  
 cité des principaux instrumens  
 et organes de cette cour, ne pouvoit  
 que faire partager aux Ministres

---

\*) Nota II.

Anglois les fausses notions, par  
 lesquelles il s'égéeroit lui-même,  
 c'étoit un Aveugle, qui préten-  
 doit guider un autre Aveugle.  
 Il en est résulté ce que tout  
 homme clair voyant a pu  
 prévoir. Les Alliés de l'Autri-  
 che n'ont appris à connoître  
 les hommes à qui ils avoient  
 à faire à Vienne, que lorsqu'il  
 fut trop tard pour réparer le  
 mal. Ce n'est qu'après les plus  
 cruelles expériences, après une  
 succession d'inepties, de fautes,  
 et de désastres, telle que le monde  
 ne l'avoit pas encore vue, que  
 les Cours de Londres et de Péters-  
 bourg ont enfin commencé à  
 s'appercevoir, dans quel gouffre

de calamités elles s'étoient précipitées  
 par leur aveuglement opiniâtre  
 sur un des points fondamentaux  
 de leur entreprise commune. Il  
 est bien certain, que, si  
 seulement le Cabinet de Londres  
 avoit voulu envisager le Ministère  
 Autrichien sous le point-de-vue  
 qui lui avoit été indiqué par  
 les personnes seules en état de  
 le juger, nous n'en serions pas aujour-  
 d'hui à chercher parmi des ruines  
 les moyens de reculer la dernière  
 heure de l'indépendance de l'Eu-  
 rope. La part que l'Anglè-  
 terre a eu le malheur de prendre  
 aux aperçus erronés de la cour  
 de Petersbourg, a proprement  
 consommé nos adversités; et cette

faute a été une conséquence directe et nécessaire de la première, dans laquelle on étoit tombée, en regardant la Russie comme la base principale de tous les projets contre la France, et en se confiant exclusivement à son impulsion et à ses conseils.

C'est une question assez difficile à discuter aujourd'hui que celle, s'il auroit été possible d'arrêter un changement de ministère à Vienne, préalablement à toute autre opération, et de quels moyens on auroit pu se servir pour arriver à un objet aussi désirable. Ce qui est d'abord hors de toute espèce de doute c'est qu'on auroit dû le tenter.



L'histoire secrète des derniers siècles  
 nous offre plus d'un exemple, que  
 pour des motifs d'un ordre bien  
 inférieur, pour des avantages très-  
 subalternes, en faveur d'une in-  
 trigue de cour, ou de quelque projet  
 d'un intérêt momentané, des  
 cabinets actifs et intelligens  
 sont parvenus à renverser des  
 Ministres qui paroissent bien-  
 autrement ancrés dans leurs  
 places que ceux, dont il s'agit,  
 soit ici. Personne <sup>au moins</sup> n'a le  
 droit d'affirmer, que les efforts  
 réunis que l'Angleterre et la  
 Russie pouvoient faire dans cette  
 occasion, seroient constamment  
 restés sans effet. Il est évident  
 au contraire que celui, qui, après

avoir murement pesé les difficultés d'une entreprise pareille et les moyens de les applanir et de les surmonter soutient que la chose étoit possible, ne peut pas être réduit au silence, par ceux, qui loin de faire la moindre démarche pour y réussir, ne s'en sont pas même occupés un instant, n'en ont jamais vu ni senti l'importance et la nécessité. Il auroit fallu aborder le problème, il auroit fallu l'examiner avant tout, pour acquérir le droit, de le déclarer inexécutable \*)

Mais si, après des tentatives bien combinées, et constamment infructueuses, ou seulement après

\*) Note 12.

des réflexions approfondies, on  
 auroit cru reconnoître l'impossibilité  
 de réformer le Ministère Autrichien,  
 on auroit du renoncer plutôt à  
 toute idée de guerre continentale  
 contre la France, que de l'entre-  
 prendre avec des hommes radicale-  
 ment incapables de la conduire.  
 On auroit du remettre l'explo-  
 sion jusqu'à une époque, où  
 la providence auroit amené un  
 changement, que l'habileté des  
 hommes n'auroit pas pu pro-  
 duire. Il est très-vrai, et per-  
 sonne n'est moins disposé que  
 nous à le nier, que les affaires  
 de l'Europe se trouvoient dans  
 une situation peu compatible  
 avec une marche lente et dilatoire

et qu'on avoit déjà perdu trop  
 de tems, pour y porter une main  
 secourable. Mais dans quelques  
 circonstances que l'on se trouve,  
 il sera toujours plus sage, de  
 supporter ses peines, que d'avoir  
 recours à de prétendus remèdes,  
 qui n'offrent pas même une  
 chance de mieux, et qui menacent  
 d'aggraver, ou qui doivent même  
 nécessairement aggraver le mal.  
 Telle étoit exactement notre posi-  
 tion aux yeux de ceux qui con-  
 noissoient le cabinet de Vienne.  
 Et ne nous imaginons pas, qu'en  
 suivant ce principe incontestable,  
 nous aurions été ~~pour le moins~~  
 condamnés à une <sup>inaction perpétuelle</sup> ~~inertie~~ <sup>et</sup> ~~stérile~~  
 et pernicieuse. Les erreurs,

les chimères, les fausses combinaisons se tiennent entre elles; mais il en est heureusement de même des vérités, des réalités, des calculs justes et éclairés. Si on avoit seulement commencé par se pénétrer des véritables conditions du problème, qu'on avoit à résoudre, on auroit fini par les remplir. Si on avoit reconnu, à quel point le Ministère Autrichien étoit au-dessous de la tâche que l'on vouloit lui imposer, on seroit parvenu, ou à le mettre de côté, ou bien à former un plan, dont les parties saines auroient contre-balançé autant que cela étoit possible les dangers, que présentoit l'extrême

faiblesse de ce Ministère. En se livrant à des combinaisons pareilles, on auroit bientôt découvert le vice fondamental du système qu'on avoit embrassé; et de modifications en modifications, de calculs en calculs, on seroit arrivé à la fin au seul projet raisonnable d'une guerre continentale, tel qu'il étoit impérieusement prescrit par la nature des choses, et tel que nous allons le développer dans la dernière partie de ce mémoire.

## Troisième partie.

Faux calculs par rapport  
à la Prusse

Depuis que la France avoit aggrandi son territoire par l'acquisition d'une partie considérable de l'Allemagne et de l'Italie, et par l'asservissement de la Hollande et de la Prusse, la supériorité de sa position étoit devenue telle que, quand même toute autre chose auroit été égale, aucune des puissances continentales ne

pouvoit plus lutter seule contre  
 elle avec la moindre probabilité  
 d'un succès durable. Cette supé-  
 riorité de position se manifestoit  
 également, que l'on considérait sa  
 frontière sous le rapport purement  
géographique, ou sous le rapport  
 proprement militaire. Consi-  
 dérée sous le rapport purement  
géographique, la frontière réelle  
 de la France, celle qui au nord  
 commençoit à l'embouchure de  
 l'Esch, et qui au midi finissoit  
 à l'embouchure du Po, entou-  
 roit dans leur totalité les deux  
 monarchies de Prusse et d'Autriche,  
 et les foibles états, qui la  
 sépareroient des limites de ces  
 deux monarchies. Moyennant



cette frontière immense, la France  
 pouvoit attaquer chacun de ses  
 voisins, sur une infinité de points  
 vulnérables, les cerner, les tourner,  
 les envelopper de toutes parts,  
 tandis que chacun d'eux ne pou-  
 voit menacer le territoire de la  
 France que sur une ligne très-circon-  
 srite, et ne pouvoit l'atteindre  
 que par un très-petit nombre de  
 passages plus ou moins inacces-  
 sibles, sans aucune espérance  
 quelconque d'y faire des progrès  
 essentiels. Telle étoit notam-  
 ment la situation de <sup>la</sup> puissance,  
 qui se rapprochoit le plus de  
 la partie méridionale des pos-  
 sessions françaises, puisque de  
 ce côté-là les Français ayant

franchi les Alpes, conquis la Haute-Italie, et soumis la Suisse à leur volonté, ne rencontroient que très-peu d'obstacles pour fondre sur les provinces Autrichiennes, tandis que l'Autriche avoit à en surmonter d'énormes, à traverser des pays très-difficiles, à passer ou à tourner plus d'une chaîne de hautes montagnes, pour arriver seulement sur les points, où ses opérations pouvoient produire de l'effet sur l'intérieur de la France. — Considérée sous les rapports militaires proprement dits, l'avantage de celle-ci étoit tout-à-fait illimité. Car tandis que chaque

point de sa frontière se trouvoit  
 séparé du centre de l'Empire par  
 une ligne double, triple, quad-  
 ruple, des plus puissantes barrières,  
 que partout l'art avoit rendu in-  
 expugnable ce que la nature  
 n'avoit pas complètement for-  
 tifié, et qu'il étoit devenu im-  
 possible de gagner un point  
 fixe dans cette immense étendue  
 de pays, sans avoir fait le  
 siège d'une ou de deux places des  
 plus redoutables de l'Europe,  
 il n'existoit de l'autre côté  
 dans tous les pays en deça de  
 cette frontière, du moins dans  
 toute la partie de ces pays, qui  
 regardoit la France, rien qui  
 méritât le nom d'une forteresse;

et les armées françaises, libres dans tous leurs mouvements, n'avoient qu'à passer le Rhin, dégarni de tous les anciens boulevard, sur tel point qui leur paroïsoit le plus convenable, pour couvrir toutes les plaines de l'Allemagne, ou à passer l'Adige, pour prendre la Monarchie Autrichienne à revers.

Dans ce terrible état de choses, ni l'une ni l'autre des grandes puissances limitrophes ne pouvoit s'engager seule dans une guerre contre la France, sans exposer tout ce qui lui étoit cher à des dangers absolument incalculables. Car quand même l'une ou l'autre auroit pu op-

poser à la France l'équivalent  
 de ses forces et de ses moyens, et  
 les remplacer, en cas de revers,  
 avec la même facilité qu'elle,  
 la supériorité de position suffi-  
 soit pour détruire toute espèce  
 d'équilibre. La puissance, qui  
 vouloit faire la guerre aux Fran-  
 çais, étoit obligée de concentrer  
 la plus grande partie de ses  
 forces, pour frapper quelque  
 coup sensible sur tel ou tel point  
 de leur frontière; les Français sans  
 trop diviser les leurs, l'atta-  
 quoient à la fois dans deux,  
 trois, quatre directions différentes.  
 Celle-là, bien loin de pouvoir ja-  
 mais se flatter de tourner cette  
 frontière colossale, n'avoit d'autre

ressource que d'avancer péniblement sur quelque ligne hérissée de barrières, et de s'enfoncer dans des positions isolées, au risque d'être à tout moment enveloppée et coupée par le premier mouvement imprévu; ceux-ci au contraire pendant qu'ils marchaient vers le centre de leur ennemi, avoient toujours une quantité de moyens pour opérer en même tems une diversion puissante sur l'un ou l'autre flanc de son territoire.

Si c'étoit la Prusse, leur armée principale, après avoir passé le Bas-Rhin, pouvoit marcher en droiture sur Magdebourg et Berlin, tandis qu'une seconde armée réunie près de

Mayence traversoit la Hesse et  
 la Franconie, pour entrer par  
 la Saxe. Si c'étoit l'Autri-  
 che, ils ne se contentoient pas  
 de la menacer du côté de l'Italie,  
 et du côté de l'Allemagne à la  
 fois, ils s'avancoient encore dans  
 cette même direction de Mayence  
 et de la Franconie pour arriver  
 à la frontière de Bohême, per-  
 dant qu'une autre armée se por-  
 toit de Strasbourg sur la Bavière.  
 Nous avons déjà observé plus haut,  
 que même une alliance avec la  
 Prusse n'offroit point un moyen  
 suffisant pour balancer cette  
 complication de désavantages.  
 Tant que l'Autriche ou la Prusse  
 estoient neutres dans les guerres

de l'une ou de l'autre, les armées de la Russie n'opéroient que sur le même théâtre, et dans la même direction que celles de la puissance limitrophe, et ne pouvant ni multiplier les points d'attaque contre la France, ni affaiblir les chances contraires et empêcher les Français d'agir sur plusieurs lignes à-la-fois, le concours de la Russie ne produisoit absolument qu'une simple augmentation de forces, sans rendre leur emploi plus efficace. Nous avons vu encore, combien et pourquoi cette circonstance devenoit particulièrement défavorable, lorsque la puissance en guerre étoit l'Autriche.



Enfin, il est clair, que parmi toutes les combinaisons possibles, il n'y en avoit plus qu'une seule, qui put essentiellement changer une disproportion aussi énorme et rétablir une espèce d'équilibre entre la France et le reste du Continent. C'étoit la réunion des deux grandes puissances de l'Allemagne. Considérée sous le simple rapport des effets, qu'on pouvoit se promettre de l'action combinée de deux des meilleures armées de l'Europe, cette réunion auroit du fixer déjà les vœux et les efforts de tous ceux, qui s'intéressoient à la cause de l'indépendance générale: cependant il s'en falloit de beaucoup que ce fut là l'avantage

principal. Ce qui rendoit cette combinaison non seulement supérieure à toute autre, mais vraiment unique dans son genre, n'étoit ni le nombre, ni la qualité des forces disponibles, qu'elle fournissoit, c'étoit la direction dans laquelle agissoient ces forces. Elle opéroit dans les rapports entre la France et ses voisins, la seule révolution, qui put tourner la balance en notre faveur, si quelque chose au monde avoit encore le pouvoir de le faire. Elle privoit d'abord les Français de la facilité funeste d'attaquer chacune des deux puissances Germaniques de plusieurs côtés à-la-fois; car du moment, que ces deux puissances travailloient

de concert, ils ne pouvoient plus impunément parcourir l'Allemagne dans tous les sens, et porter leurs coups sur chaque point, qu'ils trouvoient sans défense. Elle obligeoit d'ailleurs - et voilà son effet principal - elle obligeoit la France, de partager ses forces et ses moyens, en établissant, en créant deux grands théâtres de guerre, ou proprement deux guerres bien distinctes, dont chacune réclamoit une partie considérable de l'attention et des efforts de l'ennemi commun.

Si le roi de Prusse avec une armée de 150,000 hommes se portoit sur le Bas-Rhin, le passoit, faisoit le siège de

Maestricht ou de Venloo, et  
 menaçait la Hollande ou la  
 Belgique, Bonaparte étoit  
 dans la nécessité évidente de  
 lui opposer 150,000 hommes  
 de son côté, pour défendre effi-  
 cacement cette partie de la  
 frontière de la France, qui  
 quoique très fortifiée par  
 l'art, est cependant la plus  
 accessible sous le rapport de la  
 situation géographique. Accor-  
 dons lui une armée de 300,000  
 hommes - (la dernière guerre  
 nous a prouvé que du moins pour  
 l'ouverture de la campagne cette  
 supposition est assez libérale) -  
 il n'aurait donc eu que 150,000  
 hommes à opposer à l'Autriche.

Si l'on vouloit conserver l'Italie, où  
 l'Autriche pouvoit aisément l'at-  
 taquer avec 100,000 hommes, et  
 où une vingtaine de places lui  
 demanderoient des garnisons con-  
 sidérables, 80, ou 100,000 hommes  
 n'étoient pas de trop pour lui  
 résister; et dès qu'il prit cette  
 résolution, il ne pouvoit plus  
 rien entreprendre contre l'Alle-  
 magne méridionale. Si l'on aban-  
 donnoit l'Italie, les 150,000  
 hommes, qui lui restoit, les  
 eut-il même commandé en  
 personne - (ce qui l'auroit placé  
 dans le cas très embarrassant  
 de confier à un autre la guerre  
 contre la Prusse, et la défense  
 de la plus importante de ses

frontières) — ne le mettoient pas encore en état d'exécuter librement les projets qu'il pouvoit avoir formés contre l'Autriche. Car, sans compter même les Prusses, qui n'étoient nullement exclus par le plan que nous développons, et d'autres forces auxiliaires, qui, comme nous le verrons bientôt, en faisoient même un supplément inséparable, il y avoit toujours une armée d'observation Prussienne, pour le moins de 50,000 hommes, qui l'empêchoit de gagner la Bohême par la Franconie, et qui exigeoit une armée de force égale, s'il ne vouloit pas s'exposer aux plus grands dangers.

Le voilà donc réduit à 100,000 hommes pour combattre de front les 150,000 hommes que l'Autriche pouvoit sans aucune difficulté mettre en campagne pour la défense de l'Allemagne; et comme dans l'hypothèse dans laquelle nous sommes entrés ici, l'Italie pouvoit être aux Autrichiens en trois mois, et la Suisse sérieusement menacée par eux, on voit bien, à quel point il auroit été gêné dans tous les mouvements qu'il auroit eu projetés en Allemagne, et à quel point un seul succès considérable de la part des Alliés auroit compromis l'ensemble de ses opérations.

Indépendamment de sa force

fondamentale, ce système, le seul avec lequel un homme de guerre pût raisonnablement concevoir une chance de succès contre la France, et le seul par conséquent qui fut digne d'occuper et de satisfaire un homme d'état, réunissoit encore trois avantages du premier ordre, dont chacun auroit suffi pour prouver sa bonté exclusive.

Le premier de ces avantages étoit de détruire toute espèce d'incertitude, de crainte et <sup>de</sup> défiance, dans l'une et l'autre des parties, qui auroient formé cette ligne puissante. Toutes les fois, que, soit l'Autriche, soit la Prusse, se portoit seule à



une entreprise majeure, ~~par la~~ <sup>par la</sup> ~~longue~~,  
 Elle étoit nécessairement tourmen-  
 tée et entravée par la peur, que la  
 neutralité d'un voisin, qui avoit été  
 long tems un rival redoutable, ne  
 tourneroit au profit de l'ennemi,  
 ne paralysât, ou n'occupât une  
 partie de ses ressources les plus  
 précieuses, et ne finit par amener  
 les collisions les plus embarrassantes.  
 Aucune promesse, aucune protesta-  
 tion d'amitié, aucun engagement  
 secret ne pouvoit tenir à la longue  
 contre des inquiétudes aussi bien  
 fondées en elles-mêmes; et d'ail-  
 leurs, vu l'état, où nous nous trou-  
 vions depuis quelques années, il  
 y avoit en effet dans l'idée seule  
 d'une neutralité inflexiblement

soutenue au milieu de tant de calamités communes, quelque chose de si odieux, et quelque chose de si suspect, que tôt ou tard la méfiance devoit dégénérer en haine et la haine en hostilité. Prévenir ce malheur là étoit déjà un bien tellement inestimable que peu d'acquisitions positives auroient pu en balancer le prix.

Le second avantage étoit la réunion complète de toutes les forces de l'Allemagne; et celui-là étoit au dessus de tous les calculs. Il existoit en Allemagne à côté de la Prusse et (l'Au-<sup>triche</sup>), trois puissances du second ordre, la Saxe, la Meuse, et la Bavière, en état de fournir

ensemble pour le moins 70,000 hommes de troupes excellentes. Il en existoient quelques autres, comme Wurtemberg, Baden &c. lesquelles, si elles n'avoient même pas été capables d'augmenter essentiellement le nombre des forces auxiliaires, pouvoient toujours extrêmement faciliter les opérations des grandes armées. Plusieurs de ces Souverains étoient à la cause commune par le seul fait de l'accession bien prononcée de la Prusse; elle disposoit librement de la Saxe, de la Hesse, de toutes les ressources du pays d'Hannovre délivré de l'oppression des Français, enfin de tout ce que l'Allemagne septentrionale (sans en exclure le Danemark) renfermoit

d'hommes et de moyens. Si l'Autriche avoit assez mal gouverné le midi de l'Allemagne (et c'étoit-là un des plus graves délits des Ministres ineptes, auxquels elle avoit confié ses affaires) pour perdre toute influence sur les Princes de cette partie, il n'en est pas moins sûr, que du moment qu'Elle et la Prusse marchèrent sur la même ligne, pas une cour ne résistoit à leur volonté. Plus d'une n'attendoit que le signal pour prendre le parti de la cause commune. Quelque mauvaise, quelque méprisable, qu'aît été la conduite subséquente des Electeurs de Würtemberg et de Boide, il faut leur rendre cette justice qu'ils avoient

plus d'une fois sollicité la Cour de Berlin de leur indiquer la route qu'ils devaient suivre, et de les associer à quelque principe de résistance, ou du moins de neutralité effective. La Cour de Bavière étoit beaucoup plus éloignée, il est vrai, de toute disposition favorable aux intérêts communs de l'Allemagne : gouvernée par des conseils équivoques, et peut-être perfides, alternativement négligée ou brusquée par l'Autriche, elle étoit déjà secrètement dévouée à la France, et il ne fallut qu'une secousse pour la jeter tout-à-fait dans ses bras. Cependant nous l'avons vu balancer pendant quelques momens, lorsque l'Autriche seule

réclama son alliance, et il est in-  
 dubitable, que si l'Autriche et la  
 Prusse agissoient de concert, ou la  
 politique ou la crainte la faisoit  
 immédiatement rentrer dans le  
 devoir. — Quelle situation que la  
 nôtre, quel vaste horizon, quelle  
 perspective brillante, si nous avions  
 eu un seul homme, qui eût réuni  
 à une connoissance profonde de  
 nos besoins et de nos ressources,  
 l'énergie et le savoir-faire qu'il  
 auroit fallu pour réaliser un pro-  
 jet pareil ! A l'abri de tous les  
 embarras, de tous les malheurs  
 effroyables, qui sont nés de la  
 défection scandaleuse des Princes  
 du midi de l'Allemagne, et de la  
 nullité pernicieuse des autres,

nous avions, sans penser encore à la Russie, indépendamment des 150,000 hommes, qui attaqueroient la France par la Hollande, et des 100,000, ou même 150,000, qui lui enlevoient l'Italie, bien au delà de 200,000 autres, exclusivement employés à la défense la plus vigoureuse de l'Allemagne; et s'il est jamais permis de compter sur l'avenir dans les plans et dans les entreprises des hommes, on peut dire, que dans cette supposition l'avenir nous appartenait tout-entier.

Le troisième avantage enfin, qui résultoit de l'alliance entre l'Autriche et la Prusse étoit celui de rendre la coopération de la Russie, non seulement efficace, mais décisive

pour le succès de la cause commune. Nous avons vu plus haut, contre quels obstacles la Russie avoit à lutter, toutes les fois que se fiait à son secours, l'une ou l'autre des deux grandes puissances de l'Allemagne vouloit faire une guerre exclusive à la France. Nous avons vu, à combien de mécomptes funestes on s'exposoit sous les seuls rapports de la distance et de la direction des forces, en s'imaginant que 150,000 Russes étoient l'équivalent de 150,000 Prussiens, ou de 150,000 Autrichiens, lorsqu'il s'agissoit d'attaquer les Français. Tous ces mécomptes, tous ces obstacles disparaissent aussitôt que la Prusse étoit réunie à l'Autriche. Dès-lors



la Russie pouvoit librement porter  
 ses forces sur tous les points, où leur  
 emploi auroit été jugé utile. Dès-  
 lors elle devenoit, ce qu'elle auroit  
 toujours dû être dans toute grande  
 coalition contre la France, le vrai,  
 le puissant, le respectable corps-  
 de-réserve, d'une entreprise tellement  
 noble, et tellement sacrée, qu'il n'y  
 avoit ni premier, ni dernier rang,  
 mais égalité parfaite de mérite  
 et de gloire parmi ceux qui s'hono-  
 roient assez pour vouloir y con-  
 courir. Dès lors un véritable con-  
 cert de principes et d'opérations,  
 des projets vastes, des mesures  
 heureusement combinées auroient  
 relevé et sauvé l'Europe; et le  
 système de l'équilibre politique

auroit remporté la plus magnifique  
des victoires dont l'histoire eut jamais  
pû perpétuer et célébrer le souvenir.

En réfléchissant sur tout ce que  
le projet développé jusqu'ici embras-  
soit d'avantages supérieurs, en pen-  
sant, combien il étoit naturel de  
le concevoir, de le poursuivre, de le  
preferer, de s'y attacher à l'exclu-  
sion de tout autre, on a de la peine  
à comprendre, comment il a pû  
être sacrifié; et c'est dans un phé-  
nomène aussi étrange, aussi sinistre,  
aussi effrayant, c'est là, plus que  
par tout ailleurs, qu'il seroit permis  
de reconnoître cette main de fer  
d'une fatalité aveugle, ou d'une  
providence déterrée à notre pu-  
nition, que nous croyons sentir

quelquefois dans des conjonctures  
 infiniment moins extraordinaires.  
 Dans toute l'histoire des nos erreurs  
 aucun point n'a plus besoin d'une  
 explication satisfaisante, et ne  
 mérite une attention plus sérieuse  
 que ce que nous avons fait pour  
 nous priver de l'accession de la Prusse  
 Pour porter l'ordre et la méthode  
 dans cette discussion importante,  
 il convient d'exposer d'abord, quelles  
 étoient les difficultés que nous  
 avions à combattre de sa part, //  
 ensuite, quels étoient les moyens  
 de surmonter ces difficultés, enfin  
 quelles ont été les causes, qui  
 ont fait manquer le succès.

Le Gouvernement Prussien  
 s'étoit livré depuis dix ans à un

système politique aussi contraire  
 à ses intérêts bien entendus, à sa  
 gloire et à ses devoirs, qu'à l'inté-  
 rêt et à la conservation de ses  
 voisins, à l'honneur et à la pro-  
 spérité de l'Allemagne, et au  
 maintien d'un juste équilibre  
 parmi les différentes puissances  
 de l'Europe. Ce système avoit  
 pris son origine dans les funestes  
 principes et dans les exemples  
 plus funestes encore, que Frédéric  
**II**, le plus grand et le plus im-  
 moral des Princes du dernier siècle  
 avoit légué à ses successeurs; dans  
 l'égoïsme politique poussé jusqu'au  
 brigandage et quelquefois jusqu'à  
 la barbarie, dans l'indifférence  
 absolue sur les moyens de s'aggrandir,

dans le mépris des loix, des hommes  
 et de Dieu, qui avoient été dans  
 toutes les époques de sa vie l'esprit  
 et les maximes constantes de son  
 Gouvernement. Celui qui le rem-  
 plaça sur le trône, avec des talens  
 infiniment inférieurs, mais avec  
 un cœur plus droit, et des inten-  
 tions plus justes, fut bientôt  
 entraîné dans la même carrière  
 désastreuse, par le mauvais succès  
 d'un projet, conçu d'après les  
 motifs les plus honorables, par  
 les conseils et l'exemple de  
 l'Impératrice de Russie, presqu'auss  
 si grande et pour le moins aussi  
 immorale que Frédéric II, par  
 des embarras pécuniaires qu'il  
 avoit créés lui-même, par

plusieurs fautes cruelles que com-  
 mirent ses Alliés dans la première  
 guerre contre la France. Le par-  
 tage de la Pologne, et la paix de  
 Bâle en furent les tristes résultats.  
 Depuis ces deux événemens, le prin-  
 cipe de séparer son intérêt des in-  
 térêts communs de l'Europe, le  
 principe de voir d'un oeil tranquille  
 les troubles, les embarras, les  
 souffrances, la chute de ses voisins,  
 de les regarder même comme un  
 moyen de se fortifier et de s'enri-  
 chir à leur dépens, étoit devenu  
 de jour en jour plus habituel  
 et plus familier à la Prusse.  
 Ce principe tenoit en grande partie  
 au caractère et à la façon de  
 penser de ceux que le hazard

avoit conduits au timon de l'état;  
 mais il tenoit aussi à des causes  
 plus générales et plus permanentes.  
 Il tenoit à l'opinion, que pour  
 s'arrondir et pour se maintenir,  
 la Prusse avoit encore besoin d'un  
 certain nombre d'acquisitions ter-  
 ritoriales, et que toute mesure, qui  
 pouvoit lui faire obtenir ces acqui-  
 sitions, quelque fut sa source,  
 sa forme et ses suites ultérieures,  
 étoit nécessairement sage et  
 bonne. Il tenoit à d'anciens  
 souvenirs de rivalité et de haine  
 contre l'Autriche, que plusieurs  
 de ceux, qui se disoient hommes  
 d'état, nourrissoient de bonne foi,  
 avec une obstination tout-à-fait  
 aveugle, qui ne leur permet jamais

de s'appercevoir, combien tout étoit  
 changé autour d'eux, et dont  
 d'autres se servoient adroitement  
 pour couvrir des maximes plus  
 odieuses. Il tenoit à l'esprit  
 public de ce pays, plus égaré  
 qu'aucun autre par des notions  
 fausses et chimériques en matière  
 de gouvernement, et plus dépravé  
 que beaucoup d'autres par une  
 indifférence préteridue philosophique  
 sur les grands intérêts de la  
 morale publique et privée. Toutes  
 ces causes réunies avoient produit  
 en Prusse un attrait puissant  
 pour la France, attrait que ni  
 les crimes de la révolution, ni les  
 dangers de cette prépondérance  
 gigantesque, qui succéda à la révo-



lution, n'avoient jamais pu éteindre  
ou affaiblir. Et comme la puissance,  
qui ne cherchoit qu'à bouleverser  
par tout l'ordre établi, qui ne vi-  
voit que d'enveloppement, de destruc-  
tions et de décompositions, offroit  
naturellement à ceux qui vouloient  
s'agrandir à tout prix, des  
chances momentanées plus favor-  
rables que celles, que pouvoient  
leur offrir les puissances, qui n'au-  
roient d'autre but, que de conserver  
ou de rétablir l'ancien état des  
choses, la Russie s'accoutumoit  
de plus en plus à envisager la  
France comme son appui naturel  
et à se fermer contre le reste de  
l'Europe.

Le Roi actuellement régnant.

n'étoit pas l'homme qui eût pu,  
 qui eût seulement voulu ébranler  
 ce système. Il ne l'auroit proba-  
 blement pas créé; mais une fois  
 établi il le favorisa, puisque  
 ce système favorisait sa propre  
 faiblesse. Né sans aucun talent,  
 sans élévation, sans ambition,  
 sans passion, sans gout prononcé  
 quelconque, craignant toute espèce  
 de mouvement et de changement  
 à cause de son horreur pour toute  
 espèce d'effort et de travail, craig-  
 nant surtout les grandes résolutions  
 politiques et militaires, puisqu'il  
 se sentoit trop au-dessous d'elles,  
 ce Prince n'a jamais été guidé dans  
 le choix de ses mesures, que par le  
 désir d'embrasser constamment celle,

qui le menaceroit le moins de trou-  
 bler son repos. Son éloignement  
 pour tout ce qui l'auroit constituée  
 partie active dans les entreprises  
 de ses contemporains, n'étoit ni  
 le résultat de tel ou tel principe,  
 ni affaire de calcul ou d'intérêt;  
 sa persévérance dans ce qu'il ap-  
 pelloit neutralité n'étoit qu'un  
 penchant invincible pour une immobilité  
 absolue. Si ce penchant l'a toujours atta-  
 ché aux partis les moins compatibles  
 avec les intérêts communs  
 des puissances, il faut en accuser  
 les conjonctures, dans lesquelles  
 se sont passées les sept premières  
 années de son règne, et surtout  
 l'adresse et l'astuce avec laquelle  
 les personnes mal-pensantes, qui

l'entourent, ont su en tirer parti.  
 La France suffisamment occupée  
 par ses guerres contre l'Angleterre  
 et l'Autriche, n'avoit ni le tems,  
 ni (pour le moment) aucun  
 motif d'intérêt, pour irriter  
 ou inquiéter la Prusse: main-  
 tenir la paix avec elle devoit  
 être un des premiers principes  
 de sa politique. Les autres  
 puissances, au contraire, obligées  
 de résister sans relâche, aux pro-  
 grès, que la France ne cessoit de  
 faire dans son plan de domination  
 universelle, se trouvoient toujours  
 dans le cas de désirer le secours  
 de la Prusse, et de renouveler leurs  
 tentatives et leur instances pour la  
 faire sortir de son système anti-

social. Voilà le contraste dont les conseillers du Roi de Prusse se servoient habilement pour le rapprocher de la France, et pour l'aliéner de toutes les autres cours. Ils lui représentoient chaque démarche en faveur des cabinets opposés au Gouvernement François comme tendante à l'entraîner dans une vaste complication de tracasseries, de difficultés, de dangers, d'entreprises hasardeuses, de guerres interminables, et de l'autre côté la bonne intelligence avec les François, comme le gage d'une tranquillité permanente. Il n'en falloit pas d'avantage pour fixer sa détermination. Elle recevoit de nouveaux appuis par les avantages particuliers, par les

accroissemens de territoire et d'in-  
 fluence que l'amitié et la protection  
 de la France fit obtenir de tems  
 en tems à la Prusse; car quoiqu'il  
 ne fut pas dans le caractère per-  
 sonnel du Roi de désirer et de brin-  
 quer beaucoup ces sortes de faveurs,  
 elles opéroient puissamment sur  
 l'esprit de ceux de ses Ministres,  
 qui voulaient à toute condition  
 étendre les limites de la Monarchie,  
 et il en résulta que tous ceux  
 qui étoient dans ce système, s'at-  
 tachant de plus en plus à des  
 principes qui leur paroissoient  
 si sages, finissoient par faire  
 cause commune avec le Roi et ses  
 conseillers confidentiels, qui avoient  
 embrassé les mêmes principes par

des raisons absolument différentes. C'est ainsi que le Gouvernement Russe subissant de jour en jour d'avantage ce qu'il devoit aux grands intérêts de son siècle, aux cris de l'Europe opprimée, à la place qu'il occupoit parmi les puissances, à son honneur, à sa dignité, à la conservation de son propre pouvoir, étoit finalement devenu l'instrument indirect des attentats les plus odieux et un des suppôts les plus efficaces d'une tyrannie qui menacoit l'univers.

Nous n'avons pas ménagé les couleurs en présentant ce triste tableau de la dégradation politique de la Prusse. Il nous sera d'autant plus permis d'examiner avec calme, si le système anti-social qu'elle avoit

embrasé, étoit sans remède et sans espoir. \*)

Ceux qui approfondissent les choses, avoient pu calculer depuis long-tems, que l'égoïsme systématique de la Prusse, pour autaut du moins qu'il se montrait sous la forme d'une neutralité absolue, rencontrerait nécessairement un terme au-delà duquel il ne pourroit plus se maintenir. Le Roi s'étoit affecté à sa politique étroite et ignoble, puisqu'il la regardoit comme le seul moyen d'éviter les chances d'une guerre qu'il craignoit plus que tout autre malheur. Les Français avoient eu de très bonnes raisons

---

\* V. Note 1.



pour l'entretenir pendant quelques  
 années dans cette espérance illusoire ;  
 mais ces raisons n'étoient bonnes  
 que pour un certain tems ; et avec  
 l'ambition insatiable de Bonaparte,  
 et le développement rapide de ses  
 projets, le moment ne pou-  
 voit pas être fort éloigné,  
 où la Prusse éprouveroit par elle-  
 même qu'il ne reconnoissoit au-  
 cune barrière. Aussitôt qu'il  
 l'attaquoit à son tour, ou qu'il la  
 menaçoit ouvertement d'une attaque,  
 aussitôt seulement qu'il se portoit  
 à des entreprises qui mettoient le  
 Roi de Prusse dans l'impossibilité  
 évidente de conserver son attitude  
 pacifique, et le forçoient de prendre  
 un parti, soit pour, soit contre la-

France, son prétendu système s'érouloit  
 sur le champ avec la base fragile  
 qui l'avoit soutenu. Il ne s'agissoit  
 donc que d'être préparé à un évène-  
 ment tôt ou tard inévitable,  
 pour le faire tourner en son tems au  
 profit de la cause commune. Il  
 étoit tout aussi facile de prévoir  
 que les partisans les plus décidés du  
 principe de l'aggrandissement con-  
 tinuel de la Prusse, ne tarderoient  
 pas à ouvrir les yeux sur les dangers  
 auxquels ils exposoient leur pays,  
 en sacrifiant à ce principe les con-  
 siderations les plus essentielles de la  
 sûreté et de la stabilité des états.  
 Enfin l'influence des hommes vrai-  
 ment coupables qui ne s'arrêtoient  
 pas à ces considérations, qui déoi-

voient le mal pour le mal, ou qui étoient guidés par quelque motif crapuleux, l'influence de ces hommes n'étoit pas immortelle, et lorsque tout changeoit autour d'eux, il n'étoit certainement pas impossible de les faire disparaître à leur tour.

Ces calculs, personne ne peut le nier, avoient commencé à se réaliser dès les derniers mois de 1804, et chaque jour les justifioit d'avantage. Le Roi voyant se développer par tout les vastes projets du Gouvernement Français, conçut des doutes sur la possibilité de se maintenir dans sa position; de noirs présages lui annonçoient des orages inévitables; et convaincu à la fin

que l'audace toujours croissante de  
 Bonaparte, ses usurpations accumulées,  
 et sa marche vers un despotisme sans  
 bornes, produiroient incessamment  
 un nouvel embrasement général, dans  
 lequel il seroit forcément entraîné,  
 il se livra aux plus cruelles inquié-  
 tudes. A cette même époque une  
 grande majorité de ceux que le désir  
 des conquêtes pacifiques avoit attra-  
 chés à la neutralité, abjura ses  
 anciennes erreurs, et reconnut la  
 fausseté d'un système qui, semblable  
 à celui d'un Architecte insensé,  
 pour gagner quelques appartemens  
 plus spacieux, exposoit la totalité  
 de l'édifice à une ruine certaine et  
 irréparable. Ce fut encore dans  
 le même intervalle, que le crédit

des partisans les plus déclarés, que la France comptoit dans les conseils intimes du Roi, commençoit à chanceler, et qu'il se forma un parti contraire bien prononcé pour le projet de donner une nouvelle direction à la conduite politique de la Prusse.\*  
 Enfin, ce qui imprima à la révolution, qui se préparoit visiblement dans les maximes et les mesures de la cour, un caractère plus décisif et plus solennel, ce fut celle, qui eut lieu en même tems dans la marche de l'opinion publique; révolution dont les effets majeurs ne parurent que vers la fin de 1805, mais dont les premiers symp-

---

\* U. Note 2.

tômes avoient été saisis bien avant  
par tous les observateurs éclairés.

Avec tant de données favorables  
il étoit permis de renaitre à l'espé-  
rance ; mais il falloit aussi, sans  
perdre un instant, s'appliquer à la  
recherche des moyens, par lesquels un  
changement aussi heureux pouvoit  
être consommé et fixé.

Quant à la personne du Roi, ces  
moyens devoient être simples comme  
l'homme à qui on avoit à faire,  
mais forts et irrésistibles dans leur  
simplicité. Ceux qui connoissoient  
ce Prince, ne pouvoient pas ignorer  
que tout ce qui avoit l'air apprêté,  
calculé, profond, savant, les grandes  
démarches ministérielles, les négocia-  
tions compliquées, les raisonnemens

politiques présentés dans des mémoires de quelque étendue, marquoit absolument son effet avec lui : loin de le déterminer par des choses pareilles, on l'aliénoit d'avantage, on le rendoit revêché et soupçonneux. Il falloit pour le gagner, l'attaquer corps-à-corps, lui livrer des batailles en personne. Encore falloit-il que ceux qui se chargeoient de cette besogne, lui inspiraissent une grande confiance et de plus qu'ils fussent ses égaux. Si, par exemple, l'Empereur de Russie l'avoit engagé à-tems à une entrevue confidentielle et l'eut retenu plusieurs semaines, il auroit pu produire sur son esprit l'effet le plus complet et le plus durable. L'Empereur d'Allemagne, quoiqu'avec

beaucoup moins de facilité, seroit  
 parvenu au même but, s'il s'étoit  
 servi du même moyen; il y seroit  
 peut-être parvenu encore s'il avoit  
 seulement envoyé à Berlin, l'un ou  
 l'autre de ses frères, surtout en  
 choisissant l'Archiduc Charles ou  
 l'Archiduc Jean. Il auroit fallu  
 alors éviter soigneusement tout ce  
 qui pouvoit effaroucher le Roi au  
 premier abord, tout ce qui pouvoit  
 lui offrir l'idée d'un changement  
 brusque dans sa situation, dans  
 ses habitudes, dans sa manière de  
 voir; il auroit fallu lui présenter  
 le projet d'une alliance avec l'Autri-  
 che comme celui d'une mesure  
 simplement défensive, comme le moyen  
 le plus infallible de maintenir la



tranquillité générale et de garantir  
 l'Allemagne contre de nouveaux  
 bouleversemens : une fois engagé  
 dans un concert pareil, les événemens  
 l'auroient ensuite conduit, même  
 malgré lui, à des résolutions plus  
 positives et plus énergiques. —  
 À ces démarches directes et personnelles  
 il étoit nécessaire de joindre tout ce  
 qui pouvoit fixer les incertitudes,  
 ou fortifier les bonnes dispositions  
 déjà déclarées des Ministres de Prusse;  
 et pour cet effet rien n'auroit été plus  
 sage que de leur ouvrir la perspective  
 d'un arrondissement utile, même d'un  
 accroissement de territoire très-consi-  
 dérable, acquis par des voies justes  
 et légitimes, et comme prix de leur  
 fidélité dans des engagements fondés

sur l'intérêt commun. Il est inconcevable qu'au milieu de tant de vaines lamentations sur la cupidité insatiable de la Prusse on n'ait jamais songé à en tirer parti pour la cause générale, qu'il ne soit jamais entré dans l'esprit d'aucun Ministre de gagner la Prusse par le pas même de ces aggrandissemens tant désirés, auxquels, quoiqu'on en dise, elle auroit porté ses vues avec beaucoup plus de satisfaction en les attendant d'un accord avec les deux Cours Impériales et l'Angleterre, qu'en les mendiant honteusement à la porte du Gouvernement François. Cette conduite de la part des puissances auroit été d'autant plus raisonnable, que du moment

que la Suisse se devoit sincèrement à la cause commune, l'extension de ses limites devenoit dans les circonstances, où nous sommes placés, un avantage réel et considérable pour tous ceux qui étoient intéressés à élever des contre-poids à la France.\*)

Pour arriver au but par toutes les routes à la fois, il falloit aussi profiter de la nouvelle direction de l'opinion publique, nourrir les dispositions heureuses que l'on voyoit naître de toutes parts, par des écrits sagement calculés sur les idées et les besoins du moment, et s'occuper sérieusement de quelque moyen de condamner au silence,

---

\*. V. Note 3.

ou, ce qui valoit mieux encore, de  
consigner au mépris et à l'oubli cet  
espain de folliculaires en démenche, qui  
infestent et déshonorent l'Allemagne.

— En réunissant toutes ces mesures,  
on seroit bientôt parvenu à désarmer  
l'influence corruptrice d'une poignée  
d'ennemis secrets; et si le cabinet  
de Prusse ne s'étoit pas épuré de lui-  
même,\*) on en auroit écarté à peu-  
de-frais, tout ce qui n'auroit pas  
été compatible avec sa régénération.

Rien n'est plus facile que de  
prétendre aujourd'hui, sans pouvoir  
mettre en avant rien qui ressemble  
à une preuve, ou seulement à une  
vrai-semblance majeure, que la

---

\*) C. Note 2.

marche que nous venons d'indiquer,  
 n'auroit pas conduit à l'objet  
 qu'il s'agissoit d'atteindre, et que  
 la Truise ne seroit jamais sortie  
 de son égarement, malgré tous les  
 moyens qu'on auroit employés  
 pour la remonter. Ces assertions  
 vagues et hasardées conviennent  
 singulièrement à la nullité morale  
 et intellectuelle des hommes d'état  
 de notre temps, qui se regardent tou-  
 jours comme vaincus, avant d'avoir  
 essayé de combattre. Personne  
 sans doute ne peut démontrer avec  
 une certitude complète, que telle  
 chose seroit arrivée, si dans telle et  
 telle circonstance on avoit choisi telle  
 ou telle ligne de conduite; mais il  
 faut consulter les faits, pour arriver

dans un raisonnement pareil aux  
résultats d'une probabilité légitime;  
et lorsqu'on les consulte dans le  
cas présent, ils attestent d'une  
manière peu équivoque - que le  
succès étoit infaillible pour peu  
qu'on eût mérité de l'obtenir.

Pour le prouver il n'est pas néces-  
saire de citer ici tout ce qui s'étoit  
déjà passé à Berlin avant qu'au-  
cun des Cabinets de l'Europe eût  
fait la plus petite tentative cal-  
culée à secourir un mouvement en  
bien: il suffit de s'arrêter aux effets  
que produisirent les moyens tardifs,  
isolés et mal-combinés, qu'on mit  
à la fin en oeuvre pour réformer  
le système de la Prusse. On ne risque  
pas de s'égarer beaucoup, en rai-

sonnant sur ce qui auroit pu se faire d'après ce qui s'est réellement fait.

La première Démarche formelle que le cabinet de Vienne entreprit auprès de la cour de Berlin (la seule à laquelle il se soit jamais porté!) fut l'envoi d'un Ministre extraordinaire,\* pour inviter le Roi à se joindre aux efforts communs que les puissances alloient faire contre Bonaparte. Le moment n'étoit certainement pas favorable; les armées Autrichiennes en pleine marche, les Français se portant en force vers le Rhin, la guerre à-la-veille d'éclater. Que dans des circonstances pareilles (sans parler encore de celles qui opéroient

---

\*) V. note 5.

directement contre le succès de la  
 négociation Autrichienne et que  
 nous expliquerons plus-bas) le  
 Roi de Prusse ayt dû se déclarer  
 sur-le-champ, et se jeter dans  
 une route nouvelle, qui le condui-  
 soit immédiatement à des dangers  
 qu'il avoit redoutés de loin, voilà  
 ce qu'aucun homme raisonnable  
 ne pouvoit ni demander, ni espérer.  
 Mais la conduite qu'il tint dans  
 cette occasion, ne laissoit guères  
 de doute sur celle qu'il auroit tenue  
 dans une conjoncture moins effra-  
 yante, et manifestoit aussi claire-  
 ment que possible les premiers  
 symptômes de la révolution qui  
 s'étoit insensiblement opérée dans  
 son esprit. Ce n'étoit pas peu de



chose que d'entendre ce Prince irresolu  
 exprimer son approbation entière  
 du principe de la coalition, les  
 vœux qu'il fessoit pour son succès,  
 l'intérêt qu'il attachoit à sa cause  
 et sa conviction intime de l'im-  
 possibilité d'une paix durable  
 avec la prépondérance monstrueuse  
 que les Français avoient acquise  
 par tout, et avec le caractère per-  
 sonnel de Bonaparte. Ce n'étoit  
 pas peu de chose que de le voir  
 dans toutes les conférences flotter  
 entre les partis opposés, et plus  
 d'une fois sur le point de se pro-  
 noncer en faveur des Alliés. \*)  
 Ce n'étoit pas peu de chose que la

---

\*) V. Note 6.

résolution amenée et fixée par ces conférences, d'envoyer le Comte Haugwitz à Vienne, chargé d'annoncer à cette Cour, "combien le Roi étoit touché des preuves que l'Empereur lui donnoit de sa confiance, et de demander de plus amples explications sur le but que l'on se proposoit dans cette guerre", démarche d'autant plus remarquable que dans la situation critique, où les affaires se trouvoient alors, elle tendoit évidemment à brouiller le cabinet de Berlin avec la France.\*

Cette mission n'étoit pas encore finie, lorsqu'on reçut à Berlin la nouvelle alarmante que les Français

---

\*) Q. note 7.

s'étoient portés à un attentat violent contre la neutralité de la Prusse, en passant le Margraviat d'Anspach avec des forces considérables, malgré toutes les protestations des autorités civiles et militaires. Dans un instant tout changea de face. Le Roi fit signifier aux deux Envoyés de Bonaparte, qui se trouvoient alors à Berlin, qu'il regardoit l'invasion de son territoire comme un acte directement hostile, dissolvant tous les liens qui avoient pu exister jusques-là entre la France et la Prusse, et rendant à chacune de ces Puissances, la liberté illimitée de pourvoir à ses propres intérêts; déclaration, si non de guerre, du moins de rupture, la

plus caractérisée et la plus complète qu'il fut possible d'imaginer. Il écrivit à l'Empereur de Russie cette lettre mémorable dans laquelle il lui promit de le joindre avec la presque totalité de ses forces. Il ouvrit toutes les portes de son pays, pour préparer un libre passage aux armées de la coalition. Les troupes Prussiennes, malheureusement en marche pour se rendre à la frontière de la Russie, reçurent ordre de retourner sur leurs pas avec la plus extrême diligence. Les Ministres des trois Cours alliées furent admis à des conférences journalières, pour établir un concert d'opérations, et pour s'entendre sur les moyens les plus effi-

caces de résister à l'ennemi commun. Enfin depuis le 7 d'Octobre, jour où l'événement d'Anspach avoit été connu à Berlin, la Prusse étoit dans toute la force du terre l'alliée des puissances civilisées, et il ne manquoit qu'un traité formel pour constater ses nouvelles relations.

Ce changement total et décisif étoit si peu proportionné à la cause qui parut le produire, que ce seroit une très grande absurdité que de vouloir le lui attribuer exclusivement. L'injure que le Roi de Prusse avoit reçue par la violation gratuite de son territoire, n'étoit pas légère à la vérité; mais d'autres pour le moins aussi graves

et en outre infiniment plus pro-  
 longées, bien loin d'être sérieusement  
 repenties, avoient été passées sous  
 silence. L'occupation de l'Electorat  
 d'Hannovre, et tout ce qui en résulta  
 de dangers, d'oppression et de souf-  
 frances pour toute cette partie de  
 l'Allemagne, qui regardoit le Roi  
 de Prusse comme son protecteur  
 naturel, n'avoit jamais produit  
 la plus foible réclamation. Dail-  
 leurs cette même neutralité, que les  
 Français insultèrent à Anspach,  
 avoit été, il faut bien en convenir,  
 menacée de la manière la plus  
 positive, par le projet avoué de  
 la Russie d'avancer de gré ou de  
 force à travers les provinces Rus-  
 siennes. En oubliant tous les griefs

contre la Prussie, en ouvrant le pays  
 à ses troupes, en rappelant l'armée  
 qui avoit dû résister à ses projets  
 pour s'en servir contre ceux de Bon-  
 naparte, on déclara hautement à  
 l'Europe, que les Alliés avoient  
 emporté la balance. Le fait  
 est, que cette grande révolution avoit  
 germé depuis long tems en Prusse,  
 qu'à l'époque du commencement  
 de la guerre elle approchoit de sa  
 maturité, et que l'évènement, qui  
 se passa à Austerlitz, signal et  
 prétexte, bien plus que cause pré-  
 mière, n'avoit fait qu'en déterminer  
 l'explosion. Ce qui arriva bientôt  
 après, le prouva d'une manière  
 incontestable.

L'Empereur de Prussie se rendit

à Berlin. Il y passa à peu près douze jours. Il y remporta une victoire complète. En dépit des intrigues puissantes qui assiégeaient le cabinet du Roi, en dépit des propositions pacifiques, des offres de réparation, des promesses les plus séduisantes que les Français employoient au près de lui, pour le détourner de ses nouvelles liaisons, en dépit de tous les stratagèmes, par lesquels les partisans de la France le flattaient et l'effrayoient tour à tour, enfin (et rien n'est plus marquant) en dépit des affreuses nouvelles que chaque jour apportoit du théâtre de la guerre, dans un moment, où les armées de l'Autriche étoient détruites ou paralysées, où



Vienna attendoit les Français, où au lieu de la perspective brillante de rétablir l'équilibre politique, on étoit réduit à la tâche lugubre de prévenir les derniers malheurs d'une des principales puissances de l'Europe, — un traité fut signé à Potsdam entre la Prusse, la Russie et l'Autriche, et l'Angleterre fut formellement invitée à concourir à son exécution.

Le Roi de Prusse adopta par ce traité les principes qui avoient fondé la coalition; il adopta dans toute leur étendue les bases du projet de pacification, que les puissances vouloient proposer à Bonaparte; il se chargea lui même d'être l'organe de la négociation; au cas qu'elle manquât son but, il s'engagea à en poursuivre

l'objet par les mesures militaires  
 les plus efficaces ; le nombre des  
 troupes qu'il fourniroit (à peu-  
 près la totalité de ses forces) les  
 directions dans lesquelles elles dé-  
 voient agir, les opérations qu'elles  
 devoient entreprendre, les positions  
 qu'on choisiroit d'avance pour être  
 préparé à l'événement, tout fut  
 réglé et déterminé par les stipu-  
 lations les plus positives. L'Em-  
 pereur de Prusse quitta Potsdam  
 dans la joie d'un succès éclatant,  
 rempli des plus belles espérances,  
 au milieu des applaudissemens  
 de toute la partie saine du public.  
 — Nous verrons bientôt par quelle  
 succession inouïe de fautes et de fa-  
 talités ce traité est resté sans effet :

pour l'objet auquel nous tendons  
ici, il nous suffit de savoir qu'il  
a existé.\*

Comment, en présence des faits  
dont nous venons de tracer la suite,  
comment, après tout ce qui s'étoit  
passé pendant les mois d'Octobre  
et de Novembre, à seroit-on mettre en  
question, si, en ne négligeant aucun  
moyen raisonnable, nous aurions  
entraîné la Prusse dans la Sphère  
de l'intérêt général? Ce qui fut  
à moitié réalisé par la seule force  
des choses, sans aucun mérite de  
notre part, n'auroit-il pas pleine-  
ment réussi, si chacun avoit fait  
son devoir? A l'exception d'une

---

\* V. Note 8.

seule Démarche, bien calculée et bien  
 exécutée (du voyage de l'Empereur  
 de Russie) la conduite des cabinets  
 coälisés a été relativement à la  
 Russie, ce que nous l'avons invaria-  
 blement vue sous tous les rap-  
 ports essentiels - le contre-pied  
 de ce qu'elle auroit dû être pour  
 préparer et assurer le succès.  
 Bien loin de secourir par leurs  
 mesures la révolution si longtems  
 désirée, qui s'opéroit enfin dans  
 le système politique de Berlin, ils  
 la négligeoient d'abord complète-  
 ment; ils la contraríoient ensuite  
 par les plus inconcevables mé-  
 prises; ils en ont vu échapper  
 le fruit dans l'instant, où ils  
 pensoient le cueillir.

La première et la plus ancienne des erreurs, qui ont égaré les puissances coalisées étoit celle qui leur présentoit la Prusse, comme incorrigible dans ses mauvais principes, inaccessible à toute persuasion, et perdue sans espoir et ressource pour le plus grand des intérêts communs de l'Europe. Cette erreur, indigne d'un homme d'état, étoit devenue un axiome politique pour la plupart de ceux qui usurpoient ce titre honorable. Elle étoit si universellement accréditée jusqu'au mois d'Octobre 1805, que quiconque auroit proposé un projet, calculé en tout ou en partie sur l'emploi des forces de la Prusse, eût été sans autre

examen, repoussé comme un visionnaire. Or dans les grandes affaires du monde rien n'est plus radicalement funeste que d'exclure une combinaison quelconque du cercle des raisonnemens, et de réléguer parmi les fictions ce qui peut devenir condition indispensable des entreprises les plus réelles et les plus urgentes. Le moyen le plus sûr de succomber est toujours de désespérer du succès; et quand les choses en sont arrivées au point, qu'il n'y a plus qu'un seul chemin qui y conduise, considérer celui-ci comme barré et fermé à tout jamais, est le comble de l'aveuglement et de la folie.

L'erreur que nous relevons ici,

avoit établi son siège principal dans  
les conseils du cabinet de Vienne.

Des hommes à vues courtes et retrécies,  
regardant quelques maximes suran-  
nées comme les bases de la saine  
politique, asservis par quelques vieux  
préjugés, dont ils n'osoient pas  
secouer le joug, trop faibles pour  
étendre leur horizon à mesure que  
tout s'altéroit, que tout se modifioit,  
que tout s'aggrandissoit autour d'eux,  
s'opiniâtroient à envisager la Russie  
comme l'ennemi éternel de leur pays,  
puisqu'elle avoit fait la guerre  
à leurs pères. Ils oublioient  
absolument, ou plutôt ils n'avoient  
jamais compris, qu'après les grandes  
et puissantes révolutions, qui avoient  
changé la face de l'Europe, les

rapports entre l'Autriche et la Prusse devaient nécessairement changer à leur tour, que celle-ci, en conservant même le projet d'étendre et d'arrondir ses limites, avoit depuis long temps porté ses vues sur des objets étrangers à l'Autriche, et dont la décomposition générale de l'Allemagne lui facilitoit l'acquisition; qu'avec tout l'égoïsme politique, avec l'avidité la plus désordonnée, avec les principes les plus condamnables qu'on peut supposer à cette puissance, elle ne pouvoit sans s'exposer elle-même à une destruction inévitable et prochaine, désirer la ruine de l'Autriche, ou coopérer à son affaiblissement; que si à une époque



antérieure, où ni la France, ni la  
 Russie pesoient assez sur le système  
 de l'Europe, pour menacer les  
 puissances intermédiaires de la  
 perte de leur existence politique,  
 les deux principaux Souverains  
 de l'Allemagne avoient pu se livrer  
 impunément, quelquefois même  
 pour le bien de la chose publique,  
 aux rivalités, aux oppositions,  
 aux réactions, par lesquelles ils  
 garantissoient mutuellement  
 les intérêts du Corps Germanique  
 et ajustoient la balance de l'Eu-  
 rope, tout cet ordre des choses avoit  
 disparu, depuis que la Russie d'un  
 côté et bien plus encore la France  
 de l'autre, avoient acquis une si énorme  
 prépondérance et dérangé l'équilibre

au point que les forces réunies de l'Alle-  
 magne pouvoient à-peine arrêter leurs  
 progrès. Voilà ce que les Ministres de  
 Vienne n'ont jamais pu, ou n'ont  
 jamais voulu entendre. Le fait  
 est, que toujours pénétrés de l'aversion  
 la plus aveugle pour la Prusse, ils  
 attribuoient au gouvernement Prus-  
 sien les sentimens qui les dirigeoient  
 eux-mêmes : incurables dans leurs  
 tristes préventions, ils ne concevoient  
 jamais que d'autres pussent abju-  
 rer les leurs. Ils joignoient à cette  
 funeste persuasion un orgueil dé-  
 placé et puéril, qui leur faisoit  
 envisager comme humiliante  
 chaque démarche qu'ils auroient  
 pu faire auprès de la Prusse.  
 Ils ne sentaient pas qu'en milieu

des dangers qui entouraient la totalité de l'Allemagne, le besoin du rapprochement et de l'union étoit égal pour l'un et pour l'autre; que si des circonstances particulières avoient mis l'Autriche dans le cas de se prononcer plutôt que la Prusse, il n'en résultoit absolument rien qui la constituât en infériorité réelle, et que dans une cause essentiellement commune c'étoit l'excès de la déraison, et de la petitesse, de disputer sur le premier pas. \*)

Les hommes les plus éclairés de l'Autriche, plusieurs de ceux qui occupoient des places considérables dans l'état, les Généraux

---

\*) V. Note 9.

les plus distingués, presque tous les  
 Princes de la famille Impériale, et  
 jusqu'à ~~certains~~ <sup>enfin</sup> l'Empereur  
~~lui-même~~, avoient reconnu depuis  
 quelque tems l'extrême nécessité  
 d'un concert parfait avec la Prusse.  
 L'ineptie, l'obstination des Ministres  
 triompha de tout. Il ne se con-  
 tentoient pas d'éviter soigneuse-  
 ment eux-mêmes la seule route  
 qui aît pu les conduire au salut,  
 ils en détournoient encore les puis-  
 sances qui traitoient avec eux.  
 L'habitude de regarder la Prusse  
 comme un poids-mort dans tous  
 les calculs, avoit gagné l'Angle-  
 terre et la Prusse; d'accord avec  
 les maximes de l'Autriche elles  
 gémissoient d'un mal prétendu.

désespéré, et ne firent rien pour  
y remédier.

Bientôt cette première er-  
reur fut consolidée, et même ren-  
forcée par une autre infiniment  
plus pernicieuse. Après avoir  
long-tems imaginé qu'il étoit  
impossible de s'entendre avec la  
Prusse, on commença à se persuad-  
er qu'on pouvoit se passer de  
son secours. Le Cabinet de  
Vienne, trop heureux toujours  
de rencontrer quelque bonne rai-  
son, quelque illusion, ou quelque  
prétexte, qui le dispensoit  
de l'odieuse nécessité de recourir  
au Cabinet de Berlin, se flatta  
d'y avoir pleinement réussi en  
entrant dans les vues de la Prusse,

en négociant et en se coalisant  
 avec elle. Il faut avoir été  
 témoin de l'effet que cette nouvelle  
 extravagance avoit produit sur  
 les Ministres Autrichiens, pour sa-  
 voir à quel point elle les aveugla,  
 avec quelle stupide insouciance,  
 avec quel Souverain mépris, avec  
 quel orgueil ridicule ils s'expri-  
 moient sur le concours de la  
 Prusse, toutes les fois qu'il arriva  
 à quelqu'un de leur en rappeler  
 l'utilité et le besoin. Ils portoient  
 la démençe assez loin, pour fermer  
 absolument leurs oreilles contre  
 tout ce qu'on pouvoit leur dire sur  
 la Prusse, pour se féliciter presque  
 de sa nullité, pour repousser même,  
 pour ignorer avec dédain ce que dans

plusieurs occasions très marquantes elle faisoit pour montrer à leur Souverain que son amitié ne lui étoit point indifférente.\* Les négociations de Pétersbourg furent enveloppées d'un voile impénétrable; on regarda comme un chef-d'oeuvre diplomatique, d'en dérober à la Russie l'objet, la marche et le résultat; et le secret fut si exactement gardé, qu'encore vers les premiers jours de Septembre le Roi se vit obligé de demander à la Cour de Vienne (dans une dépêche relative à un projet de médiation que les Français avoient avancé à Berlin) "si le but de la guerre qui alloit

---

\* C. Note 10.

s'ouvrir étoit de revenir sur des choses que Bonaparte regardoit comme faites, ou seulement de lui résister pour l'avenir, et de prévenir de nouvelles entreprises."

La Russie et l'Angleterre partageroit cet aveuglement inoui. L'Empereur Alexandre avoit à la vérité envoyé à Berlin dans le courant du mois de Mai une espèce de négociateur, \* chargé de sonder le Roi et ses Ministres. Mais toute sa mission se borna à des propos vagues, à des interpellations brusques et déplacées. Ce messager de mauvais augure eut même l'insolence et la maladresse

---

\* V. Note 11.



de faire entendre quelques menaces  
 au milieu de ses exhortations. Il  
 fut reçu comme il le méritoit; il avoit  
 tellement compromis l'objet de son  
 ambassade, qu'il falloit toutes les  
 dispositions favorables dans les-  
 quelles la Cour de Berlin se trou-  
 voit déjà, et toute la bonne volon-  
 té de Mr de Marderberg, pour que  
 l'on ne pût pas en haïr ce qui se  
 négocioit, et ce qui se préparoit  
 à Petersbourg. Après cette fautive  
 démarche on ne tenta plus rien  
 à Berlin, et jusqu'au mois de  
 Septembre, la Russie et l'Angleterre  
 se conduisirent avec la Prusse, comme  
 le Ministère Autrichien l'avoit voulu.\*)

---

\* 10. Note 12.

Enfin pour que rien ne manquât à cet ensemble de feutes politiques, pour que le cercle des extravagances fût pleinement parcouru, on imagina un nouvel expédient, plus propre que tout ce qu'on avoit encore fait, à aliéner la Prusse sans retour.

Nous avons vu qu'on avoit commencé par établir en principe fondamental, que quelque moyen qu'on employât, la Prusse ne seroit jamais ramenée au bien.

Nous avons vu, que dans une époque postérieure on avoit renforcé ce prétendu principe par la découverte ingénieuse et profonde, qu'on pouvoit se passer de la Prusse. Il ne restoit plus

qu'un pas à faire; il falloit les  
traciter en ennemie. Une fatalité  
inexorable entraîna les cabinets  
cöalisés dans ce dernier effort d'aveugle-  
ment et de démence.

Le projet de forcer la Prusse  
par une armée qui se présenteroit  
sur sa frontière, pour se joindre  
à la sienne, si elle accédoit à la  
coalition, <sup>ou</sup> pour la combattre, si elle  
y résistoit, pour traverser son ter-  
ritoire dans tous les cas, quand  
même elle persisteroit dans sa  
neutralité — ce projet insensé et  
funeste avoit été conçu à Peters-  
bourg.\*) Il n'est pas extrême-  
ment surprenant que des Ministres

---

\*) T. Note 13.

de peu de lumières, d'une capacité médiocre, très mal instruits sur la force relative des empires, et s'exagérant la leur, plutôt par ignorance que par orgueil, aient pu se livrer à un phantôme, dont le premier homme éclairé que le sort eut conduit sur leur chemin, leur aurait démontré la nullité; il l'étoit un peu plus que même avec la mesure de talents d'instruction et de discernement dont ces ministres se trouvoient pourvus, ils aient pu ne pas s'apercevoir, que si cette folle entreprise avoit pu complètement réussir, si une armée de 80, ou 100,000 hommes étoit parvenue à faire la loi à une des premières

puissances militaires, ou à la poursuite  
de son opposition, que même dans  
cette supposition peu vraisemblable,  
on jouoit le jeu de la France, on  
rendoit à Bonaparte le plus essen-  
tiel, le plus intéressant des services.

Mais ce qui étoit au-delà de tous  
les phénomènes connus, ce qui-  
passoit toute conception et toute  
croyance, c'est que les Cours de  
Vienne et de Londres aient pu  
applaudir et participer à des  
plans aussi palpablement absurdes.  
Le même homme qui venoit d'é-  
chouer dans sa négociation de  
Berlin, un de ceux qui ont le plus  
amplement contribué aux malheurs  
actuels de l'Europe, arriva à Vienne  
au mois de Juin. Encagé contre

la Cour de Prusse, enflé des plus ridicules idées sur la toute-puissance de la Prusse, il déploya devant ce foible Cabinet un tissu de charlataneries et de fables; il fut écouté avec intérêt. Les Ministres Autrichiens retrouvoient dans ses impertinentes platitudes leur ancien système favori. Attacher la Prusse à leur cause, sans avoir fait un pas pour la déterminer, leur parut le plus beau des triomphes. On nomma un comité pour arrêter les opérations de la Campagne. \*)  
Le Général Mack, pour le moins

---

\*) V. Note 12.

aussi coupable cette fois-ci, que lorsqu'il livra son armée à l'ennemi, approuva les mesures insensées que la Russie faisoit proposer contre la Prusse. Cet homme avoit assez de lumières pour savoir ce qu'il falloit penser de ces mesures; il connoissoit parfaitement bien les moyens militaires de la Prusse, l'étendue et la valeur de ses forces, quoique très ignorant en fait de politique, il ne pouvoit pas croire tout de bon, que des menaces sans autre appui, qu'une armée d'à-peine 80,000 hommes, effrayeroient sérieusement un Souverain qui en avoit plus de 200,000 à sa disposition. Ce fut donc encore, comme toujours, par la petitesse et la

lâcheté de son caractère, par sa crainte de déplaire en s'opposant, et par cette facilité pernicieuse avec laquelle il embrassoit toutes les chimères, qu'il ruina les affaires de l'Europe. Le comité de délire et de malheur travailla pendant quatre semaines; il termina ses séances vers le 20 du mois de Juillet; et dès les derniers jours du mois d'Août on apprit avec la plus extrême surprise que les Russes faisoient avancer leurs troupes dans la direction des frontières Prussiennes.

Les résultats de cette entreprise téméraire furent tels que tout homme sensé avoit dû les anticiper. Mais ce n'est que



quelque tems après, ce n'est que depuis  
qu'on a su, quelles avoient été au  
moment de son exécution les véri-  
tables dispositions de la Prusse  
qu'on a pu calculer au juste, com-  
bien elle a coûté aux Alliés. D'a-  
bord la mission importante dont  
M<sup>r</sup> de Stervelot fut chargé pour  
Berlin, en reçut une atteinte mor-  
telle. \*) On n'avoit jamais rien  
vu de plus absurdement contradictoire  
que la conduite des puissances coali-  
sées dans ce moment critique et déci-  
sif. Pendant que M<sup>r</sup>. de Stervelot  
épuisa tous les genres de persuasion,  
qu'il poursuivit, qu'il assiégea le  
Roi avec des protestations ~~de la part de~~

---

\*) C. Note 15.

d'amitié, de confiance, d'abandon à sa volonté, d'intérêt pour sa gloire, et pour sa satisfaction, le Ministre de Prusse à Berlin lui adressa chaque jour des notes impérieuses et menaçantes, et annonça des mesures hostiles, dont 'courier sur courier' confirma la réalité. Le terre de ce scandale politique n'étoit pas difficile à prévoir. Mr de Serretot sentoit trop bien, dans quelle position on l'avoit placé pour qu'en homme habile et expérimenté il n'eut pas tâché d'accomplir sa mission autant que le permet la décence. Il partit sans avoir rien obtenu; \*) trop

---

\*) V. Note 16.

heureux de pouvoir retourner à Vienne,  
 pour ouvrir les yeux à l'Empereur,  
 et d'emporter la certitude consolante,  
 que malgré les inconséquences  
 déplorables, qui avoient ruiné sa  
 négociation, l'objet n'en étoit point  
 désespéré, et que Sr de Staugwitz  
 se rendoit à Vienne. — En atten-  
 dant les ordres étoient donnés  
 pour qu'une partie considérable  
 de l'armée Prussienne se mit en  
 marche contre les Russes; cette ré-  
 solution étoit inévitable; car quelques  
 fussent les torts de la Prusse,  
 la Russie n'avoit pas le droit  
 de les punir; et quelque fut la  
 répugnance du Roi à combattre  
 son meilleur ami, il ne pouvoit  
 pas lui livrer son pays.

L'envoi de Mr. de Stersveldt  
 à Berlin étoit le premier symp-  
 tome de résipiscence, manifesté  
 par le Cabinet Autrichien. \*)  
 Mais quand aussi cette démarche  
 solitaire n'auroit pas été com-  
 plètement contre-balançée par  
 le développement simultané de  
 tant de sinistres projets, que ce  
 même Cabinet avoit embrassés,  
 elle perdoit tout son mérite par  
 cela seul qu'elle arrivoit trop  
 tard, dans un moment où ses  
 malheureux auteurs avoient déjà  
 comblé la mesure. Cependant,  
 même <sup>telle</sup> qu'elle étoit, elle ne resta  
 pas entièrement sans effet.

---

\*) Note 17.

Indépendamment de l'impression fa-  
 vorable qu'elle avoit laissée à Berlin  
 on lui devoit en grande partie l'avan-  
 tage de voir disparoitre à la fin  
 les mesures extravagantes contre  
 la Prusse. Le système d'obtenir  
 son alliance en envahissant et ra-  
 vageant son pays, fut aussi subi-  
 tement abandonné, qu'il avoit été  
 légèrement formé. L'Empereur  
 de Russie envoya le Prince Dol-  
gorouky à Berlin, et s'expli-  
 qua envers le Roi de Prusse avec  
 tant de franchise et de sagesse  
 qu'il finit par le gagner tout-  
 à fait. La nouvelle de l'in-  
 vasion du pays d'Anspach  
 arriva dans le même moment ;  
 nous avons vu qu'elles en furent

les suites, comment elle détermina le Roi à promettre son assistance à la Russie, comment cette démarche inattendue engagea l'Empereur Alexandre à se rendre en personne à Berlin et tout ce qui résulta de ce voyage. Le ciel paroïssoit pendant quelques instans avoir pris pitié de notre misère, et résolu de nous sauver malgré nous, au bord d'un abîme que nous avions creusé nous mêmes sous nos pieds.

Mais ce fut précisément alors qu'on sentit tout le poids de ces fautes, qui avoient privé la coalition du concours moins tardif de la Prusse. A peu près

la moitié de ses troupes étoit en marche vers la frontière de la Russie, il falloit un tems considérable pour les rappeler à leur nouvelle destination. Le Roi ne vouloit rien entreprendre avant que ses forces ne fussent réunies; une perte de quatre ou cinq semaines (à dater de la signature du traité) fut annoncée comme inévitable.\* Par les mêmes conjonctures funestes la marche de la seconde armée Russe se trouva cruellement ralentie. Dirigée vers la frontière Prussienne, au lieu de se porter en droiture sur des points où elle pouvoit agir, arrêtée

---

\*) V. Note 18.

pendant plusieurs semaines, d'abord par l'opposition du Roi de Prusse, à laquelle tout le monde devoit s'attendre, ensuite par les négociations tardives, dans lesquelles on entra avec lui, cette armée devint tout-à-fait nulle pour les opérations, qui réclamoient son appui, et n'entrant enfin en Silésie que dans les premiers jours de Decembre, ne seroit arrivée sur le théâtre de la guerre, si la guerre avoit même continué, qu'après tous ces évènements sinistres, qui en avoient déjà fixé le sort.

Cependant le concours de la Prusse, malgré tant de fautes impardonnables, qui en compromirent



et ralentirent l'effet, auroit été finalement réalisé, et tout auroit changé de face avant la fin de l'année 1805 — sans les nouveaux incidens malheureux, sans le nouvel enchaînement de fautes qui nous attendoient au dénouement.

Une grande partie des troupes Prussiennes occupoit déjà les positions choisies pour l'ouverture de la campagne ; les autres se portèrent sans relâche sur celles qui leur étoient assignées, 50,000 hommes se trouvoient en Franconie et dans la partie méridionale de la Saxe ; l'armée Saxonne avoit combiné ses mouvemens avec eux : la tête de la seconde armée, destinée à agir de concert

avec les troupes de l'Electeur de  
 Hesse, s'avançoit vers le Sneyr,  
 étoit arrivée dans le voisinage  
 de Francfort; les ordres étoient  
 effectivement donnés, pour que  
 les troupes des Marggraviats  
 et de la Saxe fussent prêtes  
 au premier signal d'entrer  
 dans le Haut Palatinat et  
 dans la Bohême. Le Roi étoit  
 allé trop loin pour pouvoir,  
 pour oser se rétracter; le mou-  
 vement imprimé à ses forces  
 l'entraînoit, malgré lui; et en  
 dépit de sa faiblesse et de ses  
 incertitudes, l'impossibilité  
 d'un retour honorable, l'horreur  
 que lui inspiroit l'idée de man-  
 quer ouvertement à sa parole,

et de se faire la risée de l'Europe,  
lui auroient tenu lieu de courage,  
et auroient fini par lui en don-  
ner, si tout n'avoit pas été dé-  
concerté, par la complication la  
plus inouïe de fautes et de désastres.

L'Empereur de Prusse  
avoit remporté à Berlin une  
des plus glorieuses victoires; la  
bataille diplomatique qu'il y  
gagna, en valut bien deux contre  
l'ennemi; mais en général inex-  
périmenté et entouré d'Aides-  
de-Camp mal habiles, il ne  
sut pas profiter de son avantage.  
Il commit une faute cruelle, en  
quittant son nouvel Allié, sans  
l'avoir complètement émancipé,  
sans avoir définitivement détruit

l'influence de ces hommes perfides qui n'attendoient que le moment favorable pour dominer, et pour triompher à leur tour. \*) Ayant négligé une précaution aussi indispensable, pour assurer et garantir le succès, il ne restoit plus qu'une seule chose à faire; éviter avec la plus grande prudence tout ce qui pouvoit fournir un prétexte pour altérer ce qui étoit conclu, et ne rien commettre au hazard avant que les engagements de la Prusse fussent en train de s'exécuter de la manière la plus irrévocable. Ce qu'on a fait, a été, comme de coutume, précisément le contraire de ce qu'on

---

\*) L. Note 19.

auroit du faire.

En arrivant sur le théâtre de la guerre, l'Empereur de Russie devoit s'apercevoir aussitôt que ce qu'il y trouva de forces, étoit insuffisant sous tous les rapports pour amener un changement décisif. Ses propres troupes, après la réunion même des trois corps de Kutusoff, de Buxhöden et du Grand-Duc Constantin montoient à peine à 54,000 hommes; le corps d'Esen les auroit portés tout au plus à un total de 62,000\*.) Les 18, ou 20,000 Autrichiens qui se trouvoient en Moravie, étoient pour la plus grande partie des

---

\*.) V. Note 20.

soldats de nouvelle levée, dont on  
 ne put attendre aucun service, ou  
 les débris de quelques corps disper-  
 sés. En réfléchissant à la com-  
 position de cette armée, en se rap-  
 pelant ce que nous avons dit  
 plus haut sur l'organisation  
 militaire des Russes, en considé-  
 rant quels généraux les comman-  
 doient, et à quels autres ils avoient  
 à faire, on voit bien, que beaucoup  
 d'en fallut que les chances eussent  
 été seulement égales. Mais  
 cette armée auroit même battu  
 les Français, c'est-à-dire, elle les  
 auroit forcés à une retraite (car  
 l'espoir de les ariéantier ne pouvoit  
 entrer dans l'esprit de personne),  
 et l'avantage qui en seroit résulté

pour elle, n'auroit guères valu la  
peine du combat, et les sacrifices  
qui auroient acheté la victoire.

Les Français auroient tout au plus  
perdu leur position de Brünn ;  
s'ils avoient même repassé le Da-  
nube, les Alliés, incapables de les  
suivre, et obligés de suspendre leurs  
opérations, se seroient retrouvés  
à peu près au point où ils en  
étoient avant la bataille, avec  
quelque terrain de plus, et dix  
ou douze mille hommes de moins.  
De l'autre côté rien n'étoit plus  
sage, plus sûr et plus solidement  
avantageux, que le plan, auquel  
ils pouvoient s'attacher, s'ils  
renonçoient à cette attaque pré-  
maturée. En choisissant une bonne

position, soit devant Ollmütz, soit entre Ollmütz et Holitsch sur la rive gauche de la March, en s'appuyant aux montagnes de Trentschin, l'armée Russe pouvoit aisément s'y maintenir jusqu'au développement des grandes mesures qui se prépareroient alors contre les Français.

L'armée de l'Archiduc Charles qui, forte d'environ 70,000 hommes, s'avancoit par la Hongrie vers le Danube, seroit arrivée à la hauteur de Presbourg vers le 18. de Decembre; elle auroit pu sans aucune difficulté se mettre en rapport avec l'armée de la Slovacie. A la même époque une armée Russe pour le moins de 60,000 hommes seroit.



entré en Bohême par la Franconie  
 et le Haut-Palatinat; le Corps du  
 Général Bennigsen y seroit entré  
 par la Silésie, et ayant opéré  
 sa jonction avec celui de l'Archiduc  
 Ferdinand, auroit formé une autre  
 armée de 50,000 hommes. Voilà  
 donc les Français menacés et entourés  
 de toutes parts, et quelque eût été la  
 résolution qu'ils auroient adoptée  
 dans un moment aussi critique,  
 qu'ils eussent pris le chemin de  
 la Haute-Autriche pour aller  
 à la rencontre des Prussiens, ou  
 qu'embrassant un parti plus hardi,  
 ils eussent tenté de traverser la Slo-  
 rachie, et de tomber sur le centre de  
 la Bohême, ou enfin que choisissant  
 le plus sur, ils eussent pris

une forte position entre Vienne, Salzbourg et le Tyrol, dans tous les cas les affaires des Alliés s'amélioreroient d'une manière incalculable avant la fin du mois de Décembre. Ce qui achevoit de recommander ce plan que tant de motifs réunis indiqueroient comme le seul admissible, c'est qu'il ôtoit à la Prusse tout prétexte de se retirer du jeu, tandis que tout le monde devoit sentir, combien on compromettoit l'espoir fondé sur sa coopération prochaine en s'exposant à quelque changement funeste par la moindre démarche précipitée.

Nous avons déjà observé plus haut, que la conduite de l'Em-

pereur de Russie auroit été selon  
 toute vraisemblance guidée par ces  
 puissantes considérations, si l'état  
 déplorable et désespéré, dans lequel  
 il trouva à son arrivée, bien moins  
 encore les armées que les conseils  
 et les Ministres de l'Autriche, ne  
 l'avoit pas affecté au point de con-  
 fondre ses propres calculs, et de  
 déranger l'équilibre de sa marche;  
 s'il avoit rencontré parmi les Autri-  
 chiens quelques hommes <sup>assez</sup> éclairés et  
 assez forts, pour le diriger, pour  
 le soutenir dans ses résolutions;  
 si le défaut des moyens de sub-  
 sistance, amené par les mauvaises  
 mesures, ou par la négligence  
 coupable du gouvernement Autri-  
 chien, n'avoit pas fourni un prétexte

spécieux à ceux qui méditoient le projet de risquer une attaque décisive. Mais il falloit quelque chose de plus pour faire triompher ce funeste projet. Il falloit encore que l'Empereur de Russie fut entouré lui-même comme il l'étoit;\*) par des personnes d'un esprit médiocre, d'un caractère assez léger, assez irréfléchi pour se livrer aux entreprises les plus chimériques, ou de trop peu de lumières et d'énergie pour maintenir des avis plus raisonnables. L'ignorance et la folle présomption des uns, l'irrésolution, la faiblesse des autres finirent par entraîner ce Monarque dans la plus irrépa-

---

\*) V. Note 21.

table des fautes. Il se décida à  
attaquer les Français. Il fut pré-  
venu, repoussé et battu. L'effroyable  
journée d'Austerlitz fut le dernier  
acte de la coalition.

Elle auroit pu, à la vérité  
survivre à cette bataille désastreuse.  
Il est aujourd'hui suffisamment prou-  
vé, que c'est bien moins son résultat  
direct et réel, que son résultat indirect  
et moral, qui a ruiné les affaires  
communes, et décidé sans retour la  
lutte entre Bonaparte et l'Europe.  
Les ressources qui restoient aux alliés,  
étoient très supérieures à leurs  
pertes; des opérations vigoureuses  
et rapides, auroient tout rétabli  
dans quinze jours. L'armée  
de Moravie, en évaluant au plus

haut ce que la bataille et ses suites  
 pouvoient lui coûter, auroit toujours  
 présenté encore un royaume de 50,000  
 hommes ; celle de l'Archiduc Charles,  
 le corps de Bennigsen, le Corps de  
 l'Archiduc Ferdinand étoient intacts,  
 les Prussiens n'avoient pas vu  
 l'ennemi. Mais il n'étoit pas  
 difficile de prévoir que les causes  
 qui produisirent le malheur, en  
 ameneroient aussi la consumma-  
 tion. Cette même désorganisation  
 des conseils, ce même esprit d'im-  
 prudence et d'erreur — "de la chute  
 des Rois funeste avant-coureur" —  
 ce même abandon général, cette  
 même affreuse solitude dans la-  
 quelle les deux Empereurs languis-  
 soient au milieu de la crise, les

suivoient après l'explosion. La vraie  
 bataille d'Austerlitz ne fut perdue  
 que deux jours plus tard. L'évène-  
 ment du 2 de Decembre auroit été  
 une défaite ordinaire; ce n'est que  
 par ce qui se passa à sa suite  
 qu'il devint un événement décisif,  
 un coup mortel pour l'Europe,  
 une des plus épouvantables cata-  
 strophes consignées dans l'histoire  
 moderne.

Sans affirmer avec trop  
 d'assurance — quoique parfaitement  
 prononcés pour cette opinion et bien  
 pénétrés de sa vérité — que l'ascen-  
 dant de l'Empereur de Russie, ses  
 instances, ses <sup>en</sup> couragemens, son op-  
 position courageuse et suivie, au-  
 roient prévenu l'entrevue du 2. et

l'armistice qui en fut le résultat  
 — il nous sera du moins permis de  
 soutenir, que rien ne pouvoit forcer  
 ce Monarque à approuver ou à par-  
 tager ces démarches, et que l'ar-  
 mistice, quelque malheureux qu'il  
 put être, n'étoit pas la fin de la  
 guerre. La Russie et la Prusse  
 restoient libres, l'Autriche pou-  
 voit le redevenir à son tour. Tout  
 ne fut irrévocablement perdu,  
 que lorsque l'Empereur Alexandre  
 le voulut. Il consentit lui-  
 même à l'armistice,\*) il renonça  
 au moins momentanément à la  
 poursuite de la guerre; il adressa  
 une lettre au Roi de Prusse

---

\*) P. Note 22.



par laquelle il lui rendit sa parole, le dispensa de ses engagements, s'en remit à sa propre décision pour tout ce qui lui paroitroit convenable après les changemens funestes qui avoient eu lieu; \*) il quitta le territoire Autrichien et ordonna une retraite sans terme fixe ou connu. Dès ce moment l'affaire étoit finie. Le caractère du Roi de Prusse, la division dans ses conseils, la prépondérance inévitable, que tant de revers affreux devoient donner au parti pacifique, la conduite de Mr. de Haugwitz à Vienne, enfin, puisqu'il faut bien en convenir, le surcroît de dangers et de difficultés, dont ce qui venoit

---

\*) V. Note 23.

de se passer en Florovie, menaçoit  
 les entreprises de la Prusse — tout  
 cela fut trop bien connu, pour  
 qu'aucun homme sensé et instruit  
 eut pu se tromper sur le dénou-  
 ment. Une stagnation générale  
 dans les opérations, les négociations  
 scandaleuses de Haugwitz,\*) la  
 paix de Presbourg, la défection dé-  
 finitive de la Prusse, voilà ce que  
 nous vîmes dans l'époque de quatre  
 semaines. L'Autriche dépouillée  
 et anéantie, la Russie décréditée  
 et paralysée, la Prusse aux  
 pieds de la France, le continent  
 courbé sous le joug, tyrannisé,  
 garrotté, insulté, déchiré, par-  
 tagé et repartagé par les fan-  
 taisies bizarres d'un seul homme.

---

\*) L. Note 22.

privé de ses richesses, de son indépendance, de son honneur, de son dernier espoir, voilà le dernier et affreux résultat de tant d'efforts, de tant de sacrifices et tant de calamités inutiles !

Le Gouvernement Anglois sans avoir directement coopéré à aucun de ces événements funestes, n'en portera pas moins la responsabilité bien prononcée et bien sévère, pour n'avoir pas fait une seule démarche qui ait pu les prévenir, ou en arrêter le cours. Il a vu ce qui se passoit sur le continent, il a vu ces absurdes calculs par lesquels l'Autriche et la Prusse se flattoient de remporter le succès en repoussant le seul moyen raison-

nable, que la providence leur avoit  
 laissé pour réussir; il a vu ce fatal  
 aveuglement sur le point essentiel  
 et décisif; sur la nécessité de s'assurer  
 de la Prusse, avant de tirer un seul  
 coup de canon, avant de se per-  
 mettre la plus légère démonstra-  
 tion, un mot, un geste contre la  
 France; il a vu cette longue suite  
 de fautes, par lesquelles on s'est  
 privé de cet Allié, difficile sans  
 doute à conquérir, peut-être  
 plus difficile à conserver, mais  
 dans tous les cas indispensable;  
 il a vu ces méprises continuelles,  
 ces égaremens, ces extravagances,  
 ce délire — et il n'a rien fait  
 pour y remédier. Il s'est même  
 rendu complice de ces torts, en

entrant dans les vues des deux  
 Cours Impériales, en partageant  
 leurs inconcevables méprises, en  
 négociant, en traitant avec elles  
 sur des bases inadmissibles et ima-  
 ginaires, en les encourageant à des  
 entreprises, qui telles, qu'elles avoient  
 été conçues, ne pouvoient pres con-  
 duire à leur but. Le Gouverne-  
 ment Anglois a fait pour le  
 succès de ces entreprises des sacri-  
 fices multipliés; il s'est engagé  
 à des subsides énormes; il a donné  
 de l'argent, du crédit, des vaisseaux  
 de transport, enfin des troupes;  
 mais il a oublié l'essentiel; il n'a  
 pas su donner à ses Alliés les forces  
 morales qui leur marquoient.  
 S'associant à leurs erreurs, au lieu

de les éclairer sur leurs intérêts,  
adoptant leurs projets irréfléchis  
au lieu de rectifier et de diriger  
leur marche, il n'a fait qu'accé-  
lérer leur chute, et les précé-  
piter lui-même dans des mal-  
heurs dont lui seul auroit pu et  
du les garantir.

# Résumé.

L'histoire de la dernière guerre continentale nous présente un exemple effrayant de ce que peut devenir la plus juste, la plus sainte des causes, soutenue par les plus respectables moyens, quand des hommes au dessous de leur tâche en entreprennent la direction.

Jamais on ne s'est porté à une guerre par des motifs plus honorables et plus puissans que ceux qui conduisirent les Alliés.  
Le gouvernement françois avoit

comblé la mesure. Il avoit auda-  
 cieusement foulé aux pieds toutes les  
 loix de l'ordre social; aucun des  
 pays que son bras de fer pouvoit  
 atteindre, n'avoit échappé aux at-  
 tentats par lesquels il affligeoit  
 l'humanité. Il avoit tour-à-  
 tour insulté, maltraité, dépouillé,  
 provoqué chacun des Souverains  
 de l'Europe. Ses envahissemens  
 continuels, le pouvoir monstrueux,  
 qu'il avoit acquis, les prétentions  
 qu'il avançoit, les projets qu'il  
 annonçoit chaque jour pour en  
 agrandir la sphère, menaçoient  
 si fort l'indépendance de tous les  
 états, que le moment paroissoit  
 être arrivé, où il n'y auroit plus  
 qu'un maître et des esclaves dans



la plus belle partie de la terre.  
 La résistance étoit à la fin deve-  
 nue le plus sacré, le plus urgent  
 des devoirs, car toutes les considé-  
 rations politiques se renfermoient  
 dans la seule question, s'il valoit  
 mieux faire un dernier effort  
 pour braver la mort politique  
 qui s'approchoit à pas de géant,  
 ou succomber ignoblement et ajou-  
 ter au malheur de périr le senti-  
 ment d'un opprobre ineffaçable,  
 et le mépris de la postérité.

Indépendamment de son  
 caractère imposant la cause de  
 l'Europe opprimée à l'époque  
 où la dernière coalition approchoit  
 de sa maturité, avoit à sa dispo-  
 sition des forces militaires très

respectables, frappées de stérilité par  
 la division qui regnoit entre les  
 puissances, par la faiblesse, par la  
 timidité de leurs conseils, mais qui,  
 réunies et dirigées par des mains vi-  
 goureuses et habiles auroient plus  
 que balancé la totalité de celles  
 de l'ennemi. Sans tomber dans  
 des exagérations, l'Autriche pouvoit  
 aisément fournir 250,000 hommes,  
 elle en avoit 200,000 sur pied au  
 moment que la guerre a éclaté.  
 La Russie en avoit effectivement  
 donné au delà de 140,000, dont  
 110,000 à-peu-près se portoit  
 sur la frontière Autrichienne,  
 où y étoient en pleine activité,  
 18,000 dans le Nord de l'Allemagne,  
 et 12, à 15,000 dans la partie mé-

ridionale de l'Italie. Le Roi de  
 Suède y ajoutoit 12,000 autres, outre  
 l'ardeur et le courage d'un Souverain  
 qui auroit su doubler et tripler  
 ses forces par la manière dont il  
 les auroit conduites au combat.  
 Entre 12, et 15,000 Anglois s'étoient  
 déjà transportés en Allemagne, et  
 10,000 dans le Royaume de Naples.  
 En usant des moyens ordinaires, et  
 sans forcer aucun ressort, l'ensemble  
 des troupes de l'union pouvoit être  
 porté bien au delà de 200,000  
 hommes effectifs, avant la fin  
 de l'année 1805. — Une autre  
 armée de 300,000 hommes, composée  
 de Prussiens, de Saxons et de Slesois  
 se joignoit aux opérations com-  
 munes, si on employoit à terras

les moyens qui nous assureroient de  
 la Prusse. \*) La France auroit été  
 attaquée à la fois par la basse  
 et par la haute Italie, par la  
 Suisse, par le Rhin, et par la  
 Hollande, et si Dieu n'avoit  
 pas irrévocablement résolu de  
 confondre les plus sages conseils,  
 de briser les plus énergiques efforts,  
 la victoire devoit couronner l'entre-  
 prise.

Mais cette vaste et magni-  
 fique perspective n'avoit pas plu-  
 tôt embelli l'horizon, que son  
 lustre fut cruellement terni par  
 la médiocrité, par l'incapacité  
 des hommes appelés à en tirer

---

\*) N. Note 1.

profit. Parmi ceux qui composent les Cabinets dans un moment, qui renfermoit un siècle, personne n'étoit à la hauteur du problème; si l'un ou l'autre en avoit compris les élémens (et cela même est malheureusement douteux) aucun n'avoit la force nécessaire pour en diriger l'exécution.\*)

Les Ministres qui gouvernoient à cette époque, ne savoit pas contempler en grand un objet qui changeoit de nature aussitôt qu'on manquoit de force pour le saisir dans sa totalité. . . .  
C'étoient des esprits fragmentaires, qui s'attachoient à quelque point

---

\* V. Note 2.

du tableau, incapables d'en em-  
 brasser l'ensemble, qui croyoient  
 avoir fait leur devoir, en fournis-  
 sant quelques pièces de rapport,  
 et abandonnant aux caprices du  
 hazard qu'il en résultoit un  
 chef-d'oeuvre ou le néant. Leur  
 caractère étoit aussi faible que  
 leur génie; ils flottoient sans  
 principe et sans boussole entre les  
 partis les plus contradictoires,  
 entre la nécessité souvent reconnue  
 de résister à des maux insupport-  
 tables, et le besoin et l'habitude  
 du repos, entre le désir de venger  
 l'injure, et la crainte de compro-  
 mettre leur existence, s'ils consul-  
 toient trop leur honneur. Ils  
 paralysoient leur propre volonté,

en voulant des choses incompatibles,  
 ou en voulant le but sans les moyens,  
 ou en prétendant fixer des bornes à  
 des efforts nécessairement indéterminés.

Ils avoient à combattre un ennemi  
 résolu à tout sacrifier pour atteindre  
 l'objet de ses entreprises, retenu  
 par aucune barrière dans sa marche  
 constante et uniforme, insatiable  
 dans son ambition, inépuisable  
 dans ses projets destructeurs, mé-  
 prisant tous les succès ordinaires,  
 considérant chacun de ses progrès  
 sous le seul et unique rapport d'un  
 moyen pour en faire de plus grands,  
 visant à l'Empire du monde, et  
 d'un caractère assez audacieux pour  
 proclamer lui-même ses desseins.  
 Ils lui opposoient un système in-

cohérent, des calculs imaginaires  
 ou mesquins, des temporisations, des  
 tâtonnemens, des demi-mesures et  
 une demi-volonté. A les juger  
 par chaque point de leur conduite,  
 on auroit dit, qu'ils craignoient  
 sans cesse de remporter des succès  
 trop marquans, et qu'ils préfè-  
 roient une nullité complète  
 pour peu qu'elle leur assurât  
 quelque repos, à un état de supé-  
 riorité et de vigueur qui auroit  
 pu les embarcasser eux-mêmes.

Ces Ministres en se pronon-  
 çant à la fin, cédant que le  
 permettoit leur faiblesse, à une  
 guerre contre le Gouvernement  
 françois étoient tombés dès leur  
 premières délibérations dans la



plus funeste des erreurs. Ils n'avoient pas vu, que la quantité de leurs forces disponibles n'étoit point, dans le cas où ils se trouvoient, l'objet le plus essentiel de leurs calculs, que tout dépendoit au contraire de la qualité, du choix de ces forces, et sur tout de la ligne de-direction sur laquelle elles pouvoient agir contre l'ennemi. Pour attaquer la France avec effet, la participation directe de la Prusse étoit devenue rigoureusement indispensable, la première de toutes les conditions. On avoit beaucoup de troupes sur troupes, en augmentant le nombre à l'infini, courir d'un million de combattans un terrain, où trois-cent mille

hommes pouvoient à peine s'étendre  
 et subsister, multiplier même et varier  
 les opérations, mais sans sortir du  
 cercle étroit, tracé par la neutralité  
 de la Prusse, on s'agitoit, on s'équi-  
 voit en pure perte. Ici comme  
 dans toutes les grandes affaires, le  
 point essentiel une fois marqué,  
 on ne travailla plus que pour la  
 défaite, et plus on accumula les  
 moyens, plus on augmenta les  
 chances contraires. Aussitôt qu'il  
 fut connu et avéré, que les cabin-  
 nets étoient déterminés à la guerre  
 sans avoir préalablement gagné  
 la Prusse, l'insuffisance absolue  
 de leurs projets fut prouvée pour  
 tout homme raisonnable. Ce  
 qu'ils ont fait pour remplir ce vide

ou pour le faire disparaître après coup,  
n'a pu que compliquer leur embarras  
sans jamais en fermer la source.

Si les quatre puissances du  
premier ordre, chargées de la tâche  
auguste de résister aux progrès de  
Bonaparte et de rendre la paix à  
l'Univers, pourvoient être citées par  
devant un tribunal, composé de  
juges éclairés, sévères et impar-  
tiaux, il est très difficile de  
préjuger, laquelle des quatre  
seroit traitée avec plus de rigueur.  
Leurs torts ont été ou tellement  
mutuels, ou tellement communs,  
et solidaires, qu'aucune n'échap-  
peroit à la condamnation; et  
tout ce que l'on peut <sup>dire</sup> de plus  
raisonnable, c'est qu'à mesure

qu'elles comparoient à l'audience, chacune seroit toujours considérée comme celle qui auroit mérité de préférence l'improbation la plus caractérisée.

La Prusse seroit accusée et trouvée coupable d'avoir préparé les malheurs de l'Europe par sa longue et cruelle neutralité, par son affreux égoïsme politique, par son insensibilité profonde ~~de~~ ~~aux~~ aux dangers et aux calamités de ses voisins; de les avoir nourris et aggravés par son indécision au moment de la crise et par sa lenteur à exécuter un engagement tardif, mais formel; de les avoir consommés enfin par sa défection totale et scandaleuse.

et par les horribles négociations dans lesquelles elle est entrée avec la France au moment où l'on voyoit le continent expirer sous le poids de sa tyrannie.

Cependant qu'on prenne le parti de se renfermer strictement dans la question, de ne juger la conduite des puissances que dans leur simple rapport avec les derniers événemens, de se borner à examiner ce que chacune d'elles a contribué aux résultats funestes de la guerre, et quelque paradoxale que soit l'assertion — la Prusse sera la moins condamnable de toutes. Car son premier point de départ, étant beaucoup plus éloigné du but que celui d'où les

autres se sont avancées, quoiqu'elle n'y soit point arrivée, elle a fait plus de chemin que toute autre; et le système qu'elle avoit si longtems suivi, se trouvant non seulement disjoint, mais en opposition ouverte avec celui que l'intérêt commun lui auroit dicté, le mérite de l'avoir brusquement quitté, doit compter pour quelque chose dans son procès et mitiger la sentence définitive.\*)

La Russie seroit accusée et trouvée coupable d'avoir compromis la cause commune, en allumant une guerre terrible sans calculer ses propres moyens, et sans peser ceux de ses Alliés dans une balance raisonnable et juste; en

---

\*Y. Note 3.

oubliant, que tous ses projets  
 n'étoient que des illusions perni-  
 cieuses, si avant d'en arrêter  
 un seul on n'avoit pas converti  
 la Prusse; en s'aveuglant ob-  
 stinément d'abord sur la néces-  
 sité de gagner un Allié aussi  
 indispensable, ensuite sur le choix  
 des moyens pour acquérir et pour  
 conserver son appui; en se privant  
 de ce même Allié, après l'avoir  
 finalement obtenu par une ré-  
 volution presque miraculeuse;  
 en perdant l'effet de son accession  
 par les démarches les plus fausses,  
 et les plus téméraires, par un excès  
 de légèreté, d'inconséquence et de  
 présomption; en amenant la cata-  
 strophe décisive dans l'instant où

tout étoit préparé pour déployer  
 les plus vastes mesures, et pour  
 changer la face de la guerre; en  
 se livrant après le revers à un  
 découragement sombre et stérile,  
 abandonnant l'Empereur d'Alle-  
 magne aux conseils de la pusil-  
 l'animité et du désespoir, et le  
 Roi de Prusse à ses funestes  
 penchans et à l'influence soli-  
 taire et exclusive des partisans  
 de l'ennemi commun.

L'Autriche seroit accusée  
 et trouvée coupable d'avoir trahi  
 ses propres intérêts, et ruiné  
 ceux de la coalition. D'abord par  
 l'indigne foiblesse avec laquelle elle  
 a négligé si long temps ce qu'elle de-  
 voit à son ancienne grandeur, à



son honneur cruellement insulté,  
 à son existence ouvertement mena-  
 cée; par l'irrésolution et l'ambi-  
 guité de sa conduite, se portarit  
 à la guerre d'une main et l'écar-  
 tant sans cesse de l'autre; ensuite  
 par l'ineptie de ses projets et le  
 choix des hommes auxquels elle en  
 confia l'exécution, par l'aveugle-  
 ment prolongé avec lequel elle a  
 repoussé la Prusse, et dédaigné sa  
 précieuse amitié; par l'extrava-  
 gance sans bornes, avec laquelle  
 elle a soutenu la Russie dans des  
 plans directement calculés à boule-  
 verser son propre ouvrage; plus  
 tard par des fautes militaires d'un  
 genre jusqu'alors inouï, faisant  
 disparaître, dans l'espace d'un mois,

Deux armées des plus belles de  
notre temps, dont l'une déshonorée  
et anéantie, l'autre paralysée et  
perdue pour la campagne; enfin  
par cette éclipse totale de conseils,  
de résolutions et de moyens, qu'elle  
a présentée après ces revers par  
son incapacité de se relever elle-  
même, ou d'empêcher les autres  
de succomber; par ce découragement  
absolu et invincible, qui lui a fait  
signer sa ruine dans une capitula-  
tion ignominieuse, dont tout  
l'effet a été de suspendre la guerre  
pour quelques momens, sans ja-  
mais pouvoir fonder la paix.

L'Angleterre seroit accusée  
et trouvée coupable d'avoir coopéré  
à tous ces malheurs, en entraînant

le continent, ou (au cas que ce  
 grief fût contesté) en permettant  
 au continent de se précipiter dans  
 une guerre, pour le succès de  
 laquelle rien n'avoit été dûment  
 préparé; d'avoir fondé des espé-  
 rances chimériques sur des combi-  
 naisons radicalement ineptes;  
 d'avoir constamment fermé les  
 yeux sur le caractère, les forces  
 morales, le degré de vigueur et de  
 capacité des cabinets, avec lesquels  
 elle formoit des liens; d'avoir  
 méconnu ou voulu méconnoître  
 celui de Prusse au point d'aban-  
 donner à ses mains la direction  
 principale d'une entreprise, si fort  
 au dessus de sa portée, d'avoir mé-  
 connu ou voulu méconnoître celui

d'Autriche au point de ne jamais  
 s'apercevoir de sa nullité absolue  
 et irrémédiable, d'avoir toléré, ap-  
 prouvé et adopté les calculs absurdes  
 et dangereux, par lesquels ces deux  
 cabinets, au lieu de rétablir leurs  
 affaires, ne faisoient que travailler  
 à leur chute; d'avoir partagé, soit  
 par son silence, soit par son con-  
 sentement formel et déclaré, l'er-  
 reur décisive et mortelle, qui les  
 engagea à s'armer contre la  
 France, sans savoir, si la Prusse  
 seroit avec eux; de n'avoir jamais  
 dérangé par son opposition le  
 cours de ces méprises funestes,  
 par lesquelles l'accession de cette  
 puissance a été frustrée de tout  
 son effet; d'avoir réclariné si peu

d'influence, soit dans les conseils, soit dans l'exécution, que tout ait pu se passer sans elle, que les catastrophes les plus épouvantables, résultats naturels et nécessaires de l'incapacité de leurs acteurs, aient dû être regardées à Londres, comme des météores d'une région inconnue, et que le continent avoit cessé de vivre, avant que le Gouvernement Anglois se fut sérieusement douté de son agonie.

En considérant ce grand procès sous le point de vue le plus élevé et le plus juste, en jugeant la conduite de chacune des puissances intéressées, non seulement d'après l'effet direct et immédiat, produit par telle ou telle de ses

mesures, mais aussi d'après la  
 place qu'elle occupoit dans le  
 système général, d'après les de-  
 voirs qu'elle avoit à remplir,  
 d'après le bien qu'elle auroit  
 pu faire, et auquel on s'attendoit  
 de sa part, l'Angleterre - il faut  
 prononcer l'arrêt, quelque sévère  
 qu'il puisse paroître - l'Angle-  
terre est la plus condamnable  
de toutes. Car avec le profond  
 intérêt, qu'elle avoit à réprimer  
 la France, et à conserver l'indé-  
 pendance du continent, avec tous  
 les avantages d'une situation,  
 qui, en lui laissant le choix des  
 mesures la rendoit le centre com-  
 muni, le conducteur et le régu-  
 lateur de toute cause à laquelle

elle s'attachoit ; avec ses moyens d'in-  
 struction, immenses, si elle vouloit en  
 profiter ; avec la juste réputation de sa-  
 gesse, de lumières et de talens, dont elle  
 jouissoit parmi toutes les nations, l'Angle-  
 terre étoit hautement appelée à guider  
 ses Alliés dans leur route, à les éclairer  
 sur les fentes et les dangers qui les  
 menaçoient dans un passage diffi-  
 cile, à garantir des écueils et des  
 orages le vaisseau magnifiquement  
 chargé de tous les grands intérêts  
 de L'Europe. Et si ce vaisseau a  
 péri, le pilote en est bien autrement  
 responsable que tous ces ignares navi-  
 gateurs qui ont été engloutis dans  
 les flots.

---

236.



Après avoir long temps réfléchi sur l'état actuel de l'Europe et les tristes événemens qui nous y ont conduits, l'esprit fatigué et accablé sent le besoin de quitter cette sphère et de se porter à d'autres méditations. Qu'il alors il remonte plus haut pour expliquer les phénomènes du moment par des causes d'un ordre supérieur, ou qu'il s'élançe dans l'avenir, pour en calculer les effets probables, partout il rencontrera des questions bien dignes de l'exercer de nouveau.

Cette absence de force et de talent, qui s'est fait sentir tout

à la fois dans presque tous les Gouvernemens de l'Europe, et cela à une des époques de l'histoire, les plus riches en grandes révolutions, les plus propres à réveiller les âmes, les moins compatibles avec la médiocrité, ce contraste bizarre et effrayant, la cause générale de nos malheurs, est-il le ouvrage d'une fatalité aveugle, ou l'effet naturel et intelligible de quelque cause plus cachée et plus profonde, de quelque disproportion fondamentale et nécessaire entre les problèmes et les forces de notre temps, de quelque dérangement tout-puissant dans le monde moral et politique?

Cette question n'est plus du domaine de cette science d'observation et de calcul, qu'on nomme commu-

nément Politique. Elle appartient à des spéculations plus élevées, tendantes à découvrir les rapports entre les faits que l'expérience nous fournit, et les lois éternelles de l'ordre social, et à assigner leurs causes secrètes aux anomalies, réelles ou apparentes, qui nous frappent et nous confondent de tems en tems. Mais pour ceux qui ont assez de loisir pour suivre ces spéculations, l'objet que nous indiquons ici, est un des plus sublimes qui puissent fixer leur attention.

Des questions, pas moins difficiles à résoudre, mais d'un genre de difficulté tout différent, sont celles qui regardent l'avenir.

Après les terribles bouleversements

que nous venons de voir s'opérer autour de nous, existe-t. il encore pour le continent des moyens quelconques de rétablir son ancien système politique, de conserver au moins ce qui en est resté de bout? Ou bien reconnaitrons-nous enfin la nécessité d'abjurer la résistance, de nous soumettre à la loi du plus fort, de nous rendre à discrétion, ou tout au plus de capituler avec le vainqueur, et d'accepter les places qu'il nous destine dans un nouvel ordre de choses?

L'Angleterre peut-elle abandonner le continent à l'arrêt qu'il prononcera sur son existence présente et future? L'Angleterre peut-elle vivre sans le continent? L'Angleterre peut-elle survivre à sa chute?

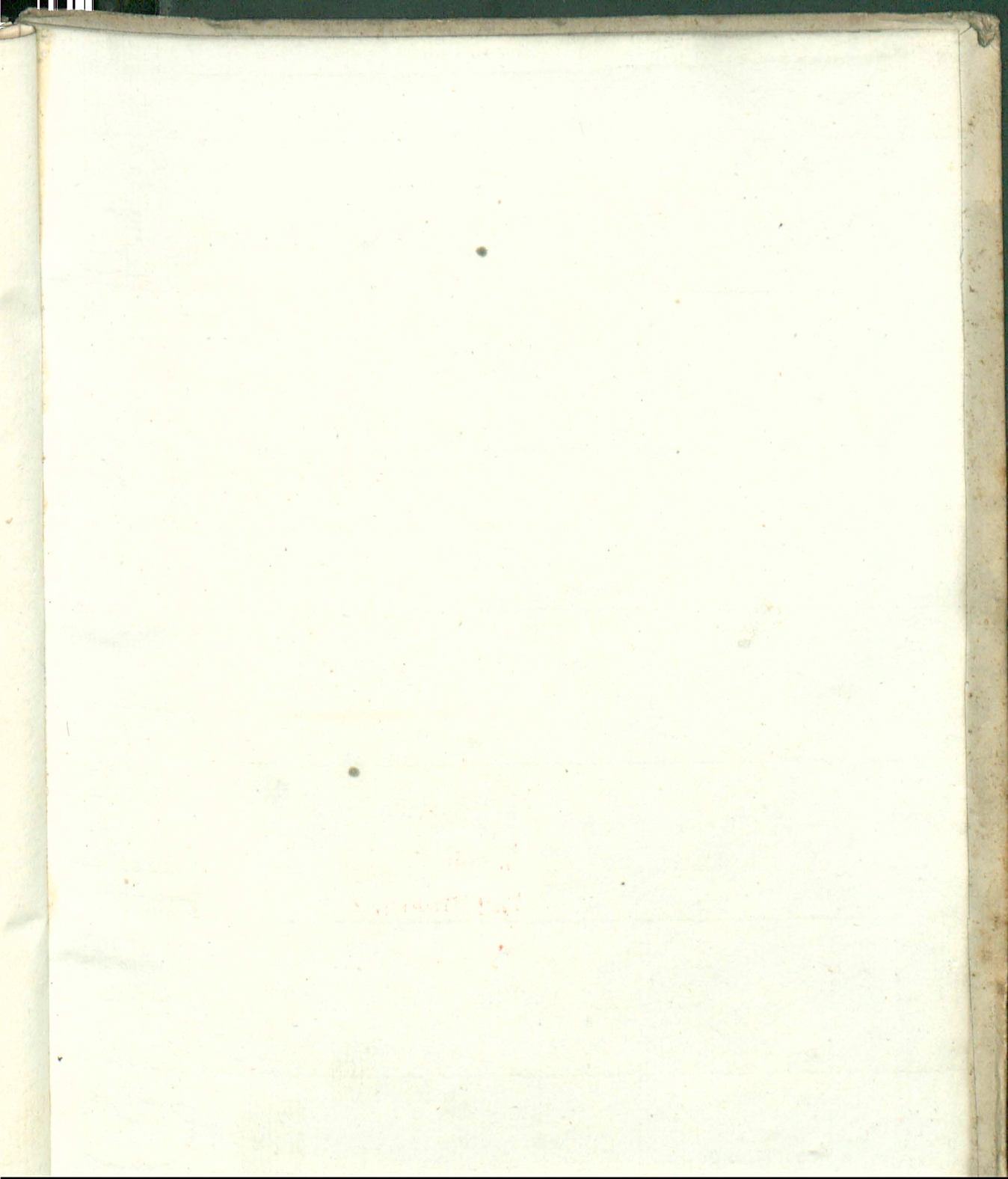
Si L'Angleterre peut adopter le principe, de livrer l'Europe à son sort, et de s'isoler au milieu de ses décombres, quelles seroient les conditions nécessaires pour fonder son nouveau système? Ces conditions seroient-elles beaucoup moins cruelles que tout ce qu'elle pourroit faire de sacrifices, pour sauver l'Europe agonisante, au risque même de périr avec elle?

Si L'Angleterre finalement convaincue que pour elle: — exister sans l'Europe n'est qu'une manière particulière de mourir, et que pour vivre dans toute la force du terme, elle doit faire vivre le Continent avec elle, quels sont les moyens, qu'elle doit embrasser pour relever pour soutenir le Continent, ou enfin,

pour en créer un nouveau, tel que  
l'intérêt de sa propre conservation  
l'exige ?

Ces questions, ou plutôt ces  
grands et terribles problèmes, que  
tout homme, qui en a senti le poids  
ne sauroit aborder qu'en tremblant,  
nous tâcherons de les développer  
dans une seconde partie de ce Mé-  
moire.





Mémoire  
sur la guerre de 1805.

II.